Université Paris-Sorbonne - Année universitaire 2016-2017
Journalisme (L1LA17FR) – Licence LEMA
TD de Pierre-Carl Langlais : Groupe 3, jeudi 17h-18h30

Plan du cours

Séance 1 : 22 septembre 2016	Présentation du cours : connaissances et méthodes à acquérir. Rappels historiques sur le XIX^{e} siècle et les évolutions de la presse. Conseils méthodologiques.	
Séance 2 : 29 septembre 2016	La chronique dans les années 1830 jusqu'à la presse contemporaine.	
Séance 3 : 6 octobre 2016	Balzac et ses liens avec la presse Exposé 1 : « La représentation du monde littéraire dans la deuxième partie d'*Illusions perdues* de Balzac »	Devoir (1) : écrire une chronique sur la rentrée universitaire. Lire *Illusions perdues* (2e partie)
Séance 4 : 13 octobre 2016	Le roman-feuilleton : métamorphoses de la fiction médiatique	
Séance 5 : 20 octobre 2016	L'interview (avec Lisa Bolz)	
Vacances de la Toussaint		
Séance 6 : 3 novembre 2016	Baudelaire et la poésie-journal Exposé 2 : « La publication de neuf *Petits poèmes en prose* de Baudelaire dans *La Presse* (26 août 1862) » La critique littéraire et artistique	Devoir à rendre (2) : écrire un début de roman-feuilleton
Séance 7 : 10 novembre 2016	Zola et la presse : engagement militant à l'ère des grands réseaux d'information Exposé 3 : « Journalisme et manipulation médiatique dans *l'Argent* de Zola »	Lire *L'Argent*
Séance 8 : 17 novembre 2016	Journalisme de données et journalisme d'investigation : de l'affaire Dreyfus au *Panama Papers*	Devoir à rendre (3) : écrire un compte rendu de film, livre, spectacle…
Séance 9 : 24 novembre 2016	Le fait divers et la tentation de fictionnaliser le réel	
Séance 10 : 1er décembre 2016	Le triomphe du reportage : naissance du journalisme moderne Entraînement collectif pour le devoir du 5 janvier	Devoir à rendre (4) : écrire un fait divers ou un travail d'investigation
Séance 11 : 8 décembre 2016	Les nouveaux visages du journalisme au tournant du siècle Exposé 4 : « La figure du reporter dans *Le Mystère de la Chambre jaune* de Leroux »	Lire *Le Mystère de la chambre jaune*.
Séance 12 : 15 décembre 2016	Rencontre avec un journaliste et/ou présentation des projets numériques (sites, etc.)	
Vacances de Noël		
Séance 13 : 5 janvier 2017	**<u>Devoir sur table obligatoire durant 1h30.</u>** NB : le devoir sur table sera rendu après les partiels, en janvier.	

Modalités d'évaluation

Cet enseignement est validé par le contrôle continu intégral : toutes les épreuves de validation ont lieu lors du TD (devoir sur table, exposé...) ou sont préparées à la maison. Il n'y a pas de rattrapage.

La note finale associée à cet enseignement est obtenue en faisant la moyenne de :

la note du devoir sur table du 5 janvier (coeff. 3)

la note des contrôles de lecture sur les œuvres au programme (coeff. 1)

la note d'au moins un travail d'écriture effectué à la maison (coeff. 1)

éventuellement, la meilleure note des travaux facultatifs effectués par l'étudiant (exposé oral ou travail écrit supplémentaire à partir des sujets d'exposé). (Coeff. 1 également).

Attention : toute absence non justifiée à un devoir entraînera la note de 0/20.

Bibliographie

Œuvres au programme (qui feront chacune l'objet d'un contrôle de lecture)

1. Balzac, Honoré de, « Un grand homme de province à Paris », *Illusions perdues*, 2e partie, Le Livre de poche, coll. « Classiques de poche », 2006. [À lire pour le 6 octobre 2016]
2. Zola, Émile *L'Argent*, éd. Christophe Reffait Flammarion, coll. « GF », Paris, 2009. [À lire pour le 10 novembre 2016]
3. Leroux, Gaston, *Le mystère de la chambre jaune*, éd. Jean-Pierre Naugrette, Le Livre de poche, coll. « Classiques de poche », 2008. [À lire pour le 8 décembre 2016]

Lectures complémentaires

Balzac journaliste, articles et chroniques, éd. Marie-Ève Thérenty, Flammarion, coll. « GF », 2014.

Baudelaire journaliste. Articles et chroniques, éd. Alain Vaillant, Paris, Flammarion, coll. « GF », 2011.

Zola journaliste. Articles et chroniques, éd. Adeline Wrona, Paris, Flammarion, coll. « GF », 2011.

Ouvrages critiques et instruments de travail

** *La civilisation du journal : histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIXe siècle,* sous la direction de Dominique Kalifa, Philippe Régnier, Marie-Ève Thérenty, Nouveau Monde Éditions, coll. « Opus magnum », 2011. [À ne pas lire intégralement, mais à consulter selon les besoins]

** Thérenty, Marie-Ève, *La littérature au quotidien*, Éd. Du Seuil, Paris, 2007. (Le parti-pris critique adopté pendant ce cours).

** Thérenty, Marie-Ève, et Vaillant, Alain (dir.), *Presses et plumes. Journalisme et littérature au XIXe siècle*, Éd. du Nouveau Monde, paris, 2004.

Site Internet très utile, proposant des notices bibliographiques sur les journalistes français et recensant les versions numérisées des différents journaux : http://www.medias19.org/

Vous pouvez consulter tous les numéros des principaux journaux étudiés sur Gallica. Par exemple, *La Presse* se trouve par ici : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb34448033b/date

Méthodologie – Exposé

Lors du TD consacré aux liens entre la presse et la littérature au XIX^{e} siècle, des exposés portant sur des œuvres littéraires ou des écrivains journalistes vous seront proposés.

Comment préparer l'exposé ?

Lisez attentivement le sujet demandé : il faut traiter tout le sujet, mais seulement le sujet.

À partir du nom de l'auteur concerné, relisez d'abord vos cours pour obtenir des informations. Ensuite, effectuez des recherches bibliographiques en gardant à l'esprit que vous ne vous intéressez pas à l'ensemble de la production littéraire d'un auteur (par exemple, en cas de recherche sur le web, pensez à ajouter des mots-clés plus précis : « Balzac journalisme », plutôt que « Balzac »). Les articles de Wikipédia peuvent également vous servir de point de départ en vous donnant des indications générales et des suggestions de sources bibliographiques pour aller plus loin.

Vous pouvez ensuite faire appel à des sources privilégiées :

(1) **Les anthologies littéraire**s, comme la collection « Textes et documents », de Nathan, dirigée par Henri Mitterand.

(2) **Les préfaces des éditions recommandées dans la bibliographie** (si le sujet est en lien direct avec une œuvre littéraire) : ils offrent souvent des renseignements utiles.

(3) **Les ouvrages conseillés dans la bibliographie** (tel que *La Civilisation du Journal*). C'est ici que vous trouverez des informations précieuses sur un journal, une revue ou un genre journalistique. Vous pouvez vous orienter dans ces documents à partir de la table des matières ou de la recherche plein texte.

Enfin, si vous avez le temps et/ou si les sources privilégiées (préface ou ouvrages conseillées) ne vous suffisent pas, vous pouvez compléter ce travail par des recherches en ligne, en trouvant

— **Des sources d'époque** : de nombreuses archives de presse sont numérisées sur Gallica. Vous pouvez également utiliser des publications qui n'ont jamais fait l'objet d'une réédition.

— **Des études complémentaires** : sur certains aspects ou documents plus précis, des études détaillées peuvent être disponibles sur *Google Scholar* ou sur des sites spécialisés comme *Médias19*

Une fois ces démarches préliminaires faites, lisez attentivement l'œuvre indiquée ou le texte à étudier. Relevez, sur une feuille de brouillon et au fur et à mesure de votre lecture, les passages qui vous semblent les plus intéressants par rapport au sujet. Essayez de dégager des thèmes récurrents, des idées générales qui vous permettront ensuite de construire un plan.

Quand vous aurez bien lu l'œuvre ou le passage à étudier, revenez au sujet et tentez d'y répondre de manière argumentée (chaque idée que vous avancez doit être mise en rapport avec un exemple précis). Construisez votre exposé selon le plan détaillé ci-dessous.

Comment doit se dérouler l'exposé ?

L'exposé dure entre 15 et 20 minutes. Regardez une montre pour bien gérer le temps imparti !

L'introduction doit comprendre une rapide présentation de l'auteur : en quelques phrases, présentez les éléments les plus importants de sa biographie *en lien avec le sujet* (si l'exposé porte sur Balzac journaliste, il n'est pas utile de décliner tous les ouvrages de La Comédie humaine !). Vous pouvez vous aider du résumé introductif de Wikipédia qui présente généralement une bonne synthèse générale (en la reformulant!). Présentez rapidement le contexte qui a vu la préparation et la parution du texte étudié. Ensuite, avancez une problématique, sorte de fil rouge de l'exposé : vous pouvez la formuler sous forme de question.

Structurez clairement votre propos en deux ou trois parties que vous annoncerez à la fin de votre introduction et répéterez à chaque passage d'une partie à l'autre.

Dans chaque partie, avancez deux ou trois idées, que vous illustrerez en vous appuyant sur le texte. Sans entrer dans trop de détails (il ne s'agit pas d'un commentaire composé), il faudra

mobiliser des outils d'analyse à grande échelle (comment le roman est-il construit ?, comment l'intrigue se développe-t-elle ?) et à petite échelle (en relevant des marques précises d'ironie, de satire, d'éloge, d'humour, etc.).

La conclusion propose un bref résumé de votre exposé, puis répond à la problématique avancée dans l'introduction. Elle permet de voir que l'exposé a permis de défendre un point de vue cohérent et solide.

<u>À quoi faut-il penser lorsque vous présentez votre exposé ?</u>

Le travail à la maison permet de construire un propos documenté et construit. Sur le « fond », donc, vous devez être prêt le jour de l'oral. Mais il ne faudra pas pour autant négliger la « forme » :

comme on l'a déjà dit, gérez en votre temps, en ne parlant ni trop lentement, ni trop rapidement ;

tenez-vous droit, les mains sur la table, de manière détendue ; n'hésitez pas à faire des gestes (modérés !) pour souligner les points importants, les différentes parties, etc. ;

parlez de manière claire, articulée, en faisant des pauses lors des moments que vous considérez comme importants ;

utilisez vos notes comme un support qui vous rappelle ce que vous voulez dire, mais ne les lisez pas intégralement, car c'est monotone pour votre auditoire.

La chronique – 29 septembre 2016

1 - Delphine de Girardin (pseudonyme : Vicomte de Launay), première chronique dans *La Presse*, le 29 septembre 1836
[Voir la reproduction du numéro, tirée du site www.gallica.bnf.fr]

Il n'est rien arrivé de bien extraordinaire cette semaine : une révolution en Portugal, une apparition de république en Espagne, une nomination de ministres à Paris, une baisse considérable à la bourse, un ballet nouveau à l'Opéra, et deux capotes[1] de satin blanc aux Tuileries[2].

La révolution de Portugal était prévue, la quasi-république était depuis long-temps prédite, le ministère d'avance était jugé, la baisse était exploitée, le ballet nouveau était affiché depuis trois semaines ; il n'y a donc de vraiment remarquable que les capotes de satin blanc, parce qu'elles sont prématurées ; le temps ne méritait pas cette injure. Qu'on fasse du feu au mois de septembre quand il fait froid, bien : cela est raisonnable ; mais que l'on commence à porter du satin avant l'hiver !... cela n'est pas dans la nature.

Les spectacles et les promenades, voilà ce qui occupe la *capitale* en ce moment. Dieu merci, les courses sont terminées ; la dernière n'était point brillante : toujours les mêmes femmes, toujours les mêmes chevaux, et puis toujours cette ennuyeuse circonstance d'un cheval forcé de courir tout seul, et l'on vous condamne à regarder niaisement ce lutteur sans adversaire, ce triomphateur sans rival. Depuis long-temps le *solo équestre* nous a paru la plus ingénieuse des mystifications. Bref, tout cela était médiocre et faisait dire à des mauvais plaisants que cette pauvre société d'encouragement[3] était toute découragée.

On prétend que Paris est ennuyeux, il nous semble, au contraire, fort agréable à habiter en ce moment. On n'y connaît personne, c'est la province qui le peuple. On s'y trouve comme en voyage pour l'indépendance, et l'on y est à l'aise en sa demeure pour toutes les nonchalances de la vie. Quand on étudie Paris dans cette saison, on l'aime ; car on ne rencontre que des gens qui l'admirent. C'est une population de badauds émus qui fait plaisir à regarder : badauds d'outre-mer, badauds d'outre-monts, badauds d'outre-Rhin ; excepté pourtant badauds d'outre-tombe, comme dirait M. le vicomte de Chateaubriand[4] ; et encore ne jurerions-nous pas que dans le nombre il ne se soit glissé quelqu'un de ces derniers.

A – Étudiez la mise en page du journal, reproduit ci-après. Où est placée la chronique ? Quels effets cela crée-t-il ?

---

[1] « Mante à capuchon tombant jusqu'aux pieds, portée autrefois par les femmes. » (CNRTL)

[2] Palais parisien où résidait la famille royale (le château a brûlé lors de la Commune, en 1871).

[3] « Société ayant pour but de favoriser le développement d'un secteur d'activité. » (CNRTL)

[4] *Les Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand (1768-1848) n'étaient pas encore achevés en 1836 ; ils seront publiés à partir de 1844 en feuilleton, dans *La Presse* justement. Delphine de Girardin montre ici qu'elle connaît les projets du mémorialiste, qu'elle est au courant de l'actualité littéraire.

B - Comment Delphine de Girardin rend-elle intéressante cette chronique centrée sur des éléments assez futiles ?

2 - Une chronique spécialisée : Jules Paton, « Entre deux bourses », *Le Figaro*, 20 octobre 1867

Dans l'article d'hier, une faute d'impression m'a fait dire, ce brigand de la Guéronnière. Cet excellent girondin a dû se croire insulté par un hébertiste[5]. Cette injure est à cent lieues de ma pensée. Il n'est sorti de ma plume qu'un petit jeu de mots ordinaire. Rétablissons le texte :

« Rigaud, de la France, M. Rigaud de la Guéronnière; ce Nigaud de la Guéronnière, comme disent les diplomates, supplie le pape, le roi Victor-Emmanuel, l'Empereur Napoléon et M. de Bismark de rester tranquilles. Sa politique n'a qu'un mot qu'il délaye à toute heure, dans tous ses articles, c'est ce globule homéopathique : stop ! stop ! »

M. de Chateaubriant, le poëte en prose, dit un jour à M. de Lamartine, le poëte en vers : grand nigaud, va ! Ce qui signifie douce, innocente et moutonnière nature, phrase à grande laine. Mais rien de plus.

La Rente a remonté hier. Rome n'est pas encore en révolution[6]. Rome est papiste, Rome est papale, Rome est papimane jusqu'à la moelle des os. Elle vit de papimanie. Un ultimatum a été expédié de Paris à Florence. M. Rouher et son camarade le suit ne sont plus d'accord. M. Rouher demande à M. Rattazzi de faire entrer l'armée italienne dans les Etats pontificaux et d'en expulser la résolution en exécution d'un des articles de la Convention de Septembre. M. de La Valette aurait voulu une intervention française et italienne. Chose curieuse, ce dernier avis est celui de la Gazette de l'Allemagne du Nord, et des journaux anglais.

Les cabinets de Paris et de Florence sont bien près de s'entendre entre eux, mais avec le pape, où en est-on? Hier on était bouleversé ici, à la nonciature. L'intervention ne battait plus que d'une ailé et de l'aile détestée. Ce matin, le Moniteur donne un bon point à M. Rattazzi pour un acte de répression. Le train de Florence pour Rome n'est pas parti: La voie était interrompue au-delà d'Orte. Affiche, tumulte. Rattazzi frappe sur Garibaldi. On demande à l'armée italienne de fer mer la porte, aux bandes garibaldiennes du dehors et de laisser celles du dedans s'escrimer avec les zouaves pontificaux. Pourquoi ne pas choisir tout de suite trois Horaces et trois Curiaces : de Riancey, Veuillot et Janicot contre Jourdan, Guéroult et Peyrat. Ce serait peut-être la seule manière pour le saint-père de ter miner cette guerre de religion sans effusion de sang. Comme la rente monterait!

Les nouvellistes mettent la Bourse sens dessus dessous. La Bourse est le marché aux nouvelles. Tous les matins les journalistes apportent leurs nouvelles au marché. Les boutiques des nouvellistes s'ouvrent entre midi et midi et demi sous les colonnes. On court d'abord aux boutiques à poste fixe, où l'on donne des nouvelles pour rien. On trouve là de grands spéculateurs qui distribuent au menu

[5] Girondins et Hébertistes désignent deux mouvements de la Révolution française (respectivement de gauche modérée et de gauche radicale). L'actualité de ces dénominations en 1867 montre que tout le XIXe siècle reste profondément marqué par la Révolution.

[6] En 1867, l'Italie est encore en pleine phase d'unification. La plupart des territoires ont été conquis par le nouvel État italien, à l'exception notable de la région de Rome, toujours détenu par le pape (au sein des États « pontificaux »). Dominé alors par un régime plutôt conservateur (le Second Empire), la France soutient militairement l'indépendance des États du pape.

peuple les grosses nouvelles à la hausse ou à la baisse. Ces boutiques portent enseigne. Ici on donné des nouvelles à la hausse, Ici on donne des nouvelles à la baisse. Elles ne débitent pas toujours la même marchandise. Elles changent d'enseigne très franchement, très publiquement.

Hier, on s'approvisionnait de nouvelles à la baisse dans la direction du sud ouest, et de nouvelles à la hausse derrière les croisées de la chambre syndicale. Les abonnés privilégiés de l'agence Havas[7], les lecteurs des feuilles bleues accourent vers une heure; ils répandent la petite nouvelle. Les gens bien informés sont des personnes assez silencieuses, qui fument toute la journée et ne causent qu'entre elles, comme les banquiers allemand ? Les pauvres diables ramassent les vieilles nouvelles. Ils en trouvent le placement jusqu'au coup de cloche. Tout avis qui a donné lieu à une vente ou à un achat de rente entre en circulation. L'intérêt du spéculateur est qu'on vende ou qu'on achète après lui. Le mouvement d'une nouvelle à sensation n'est épuisé que quand toute la Bourse est dans le secret. Les nouvelles ne se vendent pas, elles, s'exploitent. Un grand spéculateur, quand la chose en vaut la peine, met le nouvelliste dans son jeu. Les vieux boursiers, les piliers du monument, ont un souverain mépris pour les nouvelles ; ils sont à l'épreuve de la balle. Les nouvelles ruinent les sept huitièmes de la jeune spéculation.

A – Quels éléments témoignent d'une continuité entre la chronique généraliste de Delphine de Girardin et le feuilleton spécialisé de Paton ?

B – Comment Jules Paton parvient-il à glisser de la description d'un événement particulier (l'incidence de l'unification italienne sur les cours de la Bourse) à une évocation globale du fonctionnement médiatique de la Bourse ?

3 - Les coulisses de la chronique :

a) Théophile Gautier, *La Presse*, 19 mai 1839

Extrait de Marie-Ève Thérenty, *La Littérature au quotidien*, p. 190

La limpide lueur bleue du matin transparente et cristalline comme le reflet de la grotte d'azur veloutait les blanches façades des maisons où scintillait de loin en loin, comme un œil entrouvert, quelque carreau illuminé. Un silence pareil à celui de Venise régnait dans la ville encore endormie, des chats vagabonds jouaient familièrement sur les trottoirs comme des lapins dans les allées de parc, nous parcourions les rues à notre aise, en maître, tenant le haut du pavé; il nous semblait que Paris était à nous. – C'est une des plus agréables promenades que nous ayons faite.

Quand nous avons été las de courir, nous sommes entré au journal, que nous avons regardé plier et mettre sous bande: opération curieuse que nous n'aurions jamais vue sans cela. Cette jouissance a été rehaussée par le plaisir de lire notre article sur le Salon cinq à six heures plus tôt que nous ne l'aurions fait sans cela [...].

Voilà un bien long détour pour aboutir à un feuilleton de théâtre; c'est qu'en vérité, nous serions très aise de ne pas parler de théâtre aujourd'hui

[7] L'agence Havas est alors l'ancêtre de l'Agence France Presse. Sur son fonctionnement, voire plus loin le texte de Balzac (1er extrait de « Zola et la Presse »

b) Hector Berlioz, *Mémoires*, Calmann-Lévy, 1878, p. 117 & 321-322

Si je parle de ma paresse, c'est qu'elle a toujours été grande pour écrire de la prose. […] ce n'est pas sans effort que je me décide à commencer une page de prose, et dès la dixième ligne (à de très-rares exceptions près) je me lève, je marche dans ma chambre, je regarde dans la rue, j'ouvre le premier livre qui me tombe sous la main, je cherche enfin tous les moyens de combattre l'ennui et la fatigue qui me gagnent rapidement. Il faut que je me reprenne à huit ou dix fois pour mener à fin un feuilleton du *Journal des Débats*. Je mets ordinairement deux jours à l'écrire, lors même que le sujet à traiter me plaît, me divertit ou m'exalte vivement. Et que de ratures ! quel barbouillage ! il faut voir ma première copie… La composition musicale est pour moi une fonction naturelle, un bonheur ; écrire de la prose est un travail. […]

Telle est mon aversion pour tout travail de cette nature. Je ne puis entendre annoncer une première représentation à l'un de nos théâtres lyriques sans éprouver un malaise qui augmente jusqu'à ce que mon feuilleton soit terminé.

Cette tâche toujours renaissante empoisonne ma vie. Et cependant, indépendamment des ressources pécuniaires qu'elle me donne et dont je ne puis me passer, je me vois presque dans l'impossibilité de l'abandonner, sous peine de rester désarmé en présence des haines furieuses et presque innombrables qu'elle m'a suscitées. Car la presse, sous un certain rapport, est plus précieuse que la lance d'Achille; non-seulement elle guérit parfois les blessures qu'elle a faites, mais encore elle sert de bouclier à celui qui s'en sert.

A – Que peut-on déduire de l'élaboration de la chronique à partir de ces deux textes ?

B – Ces deux artistes connus, l'un écrivain, l'autre compositeur, parviennent-ils à s'acclimater aux contraintes de l'écriture journalistique ?

3 – Chronique de Daniel Schneiderman dans *Arrêts sur images* : « Le journalisme d'investigation, de l'horaire des marées à Bygmalion » (9 septembre 2016)

[Né en 1958, Daniel Schneidermann a animé pendant 12 ans une émission spécialisée dans le décodage du traitement de l'actualité à la télévision sur France 5, Arrêt sur images. En 2007, France 5 arrête l'émission ; elle renaît sur le web sous la forme d'un média autonome, @rrêt sur images. Schneidermann y publie régulièrement des chroniques ironiques et distancées]

Ce n'est pas encore cette année que les horaires des marées seront une donnée publique. Car le saviez-vous, en France, les horaires des marées ne sont pas une donnée publique.

Cette donnée appartient pourtant à un établissement public, le SHOM (Service hydrographique et océanographique de la marine), lequel ne la donne pas à tous les acteurs privés ou publics de la mer et du littoral, bref à tous ceux qui pourraient en avoir besoin, mais la vend, à partir de 200 euros (je n'ai pas consulté le détail des tarifs).

Les partisans de l'open data avaient pu espérer qu'à la faveur de la loi sur la gratuité et les modalités de réutilisation du secteur public, dite « loi Valter », ces informations, parmi d'autres, seraient rendues publiques et gratuites. Ce sera pour le prochain siècle. Ainsi en a-t-il été décidé, le 2 août dernier, par le secrétaire d'Etat chargé de la réforme de l'Etat, Jean-Vincent Placé (mais oui,

Placé est ministre, même si personne ne s'en est aperçu), lequel a pris un décret, qualifié de « frileux » par les vigies de Regards citoyens, inlassables combattants contre les données opaques ou inaccessibles.

Pourquoi vous parler ce matin de cette question des horaires de marées, sans aucune actualité (le décret date du 2 août), alors que se bousculent les sujets plus dignes d'intérêt ? Alors que l'on apprend, par exemple, qu'Elise Lucet vient d'éparpiller Michel Field contre les murs de France Télévisions, en obtenant finalement que l'enquête d'Envoyé Spécial sur Bygmalion soit diffusée sur France 2 le 29 septembre, soit en pleine « primaire de la droite" ?

Parce que je l'apprends ce matin, pardi, en lisant la remarquable enquête des Décodeurs du Monde, consacrée à 'Tout ce qui a été voté pendant vos vacances d'été'. Il faut la lire en détail. De l'adoption de la loi Travail à la renonciation à taxer l'huile de palme, en passant par l'ouverture prochaine d'un pont sur l'Oyapock, inutilisé depuis sa construction en 2011, entre la Guyane française et le Brésil, c'est un catalogue ébouriffant des inerties reptiliennes de l'administration française, et de tous les coups en douce que l'administration essaie de planquer sous le tapis.

Même si aucune des mesures listées par cet article n'est classée Secret défense, même si toutes les trouvailles des Décodeurs sont consignées au JO, ou dans d'autres publications officielles, leur recension est bien un travail d'investigation à proprement parler, autant que la diffusion d'un témoignage inédit sur Bygmalion.

Une investigation qui ne réclame aucun subterfuge particulier, rien d'autre que l'effort de s'arracher à l'attraction de l'actualité immédiate, effort plus rude que de s'arracher à l'attraction terrestre. Plus efficace que les grosses manoeuvres de Field et Sarkozy, plus implacable que les pressions politiques et économiques, plus invisible encore que les autocensures les plus intimes, est la dictature du calendrier.

A – Comment Schneidermann s'adresse-t-il au lecteur ? Quels procédés utilise-t-il pour solliciter son attention ?

B – Que suggère sa chronique du fonctionnement des médias ? des spécificités de l'écriture journalistique ?

Le roman-feuilleton : métamorphoses de la fiction médiatique

1 - Alexandre Dumas, *Les Trois Mousquetaires*, feuilleton du 30 mars 1844 (*Le Siècle*, p. 1 & 2)

[*Début et la fin du feuilleton (avec une annonce disposée juste après). Texte d'origine sur Gallica à l'adresse : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k721114b/f1.item*]

FEUILLETON DU SIÈCLE — 30 mars.

———

LES TROIS MOUSQUETAIRES.

PREMIÈRE PARTIE.

IX.

D'ARTAGNAN SE DESSINE

Comme l'avaient prévu Athos et Porthos, au bout d'une demi-heure d'Artagnan rentra. Cette fois encore il avait manqué son homme qui avait disparu comme par enchantement. D'Artagnan avait couru, l'épée à la main, toutes les rues environnantes, mais il n'avait rien trouvé qui ressemblât à celui qu'il cherchait […]

— Ah çà, je m'y perds, dit Porthos, vous approuvez ce que d'Artagnan vient de faire?

— Je le crois parbleu bien, dit Athos; non seulement j'approuve ce qu'il vient de faire, mais encore je l'en félicite.

— Et maintenant, messieurs, dit d'Artagnan sans se donner la peine d'expliquer sa conduite à Porthos, tous pour un, un pour tous, c'est notre devise, n'est-ce pas?

— Cependant... dit Porthos.

— Étends la main et jure! » s'écrièrent à la fois Athos et Aramis.

Vaincu par l'exemple, maugréant tout bas, Porthos étendit la main, et les quatre amis répétèrent d'une seule voix la formule dictée par d'Artagnan:

« Tous pour un, un pour tous. »

« C'est bien, que chacun se retire maintenant chez soi, dit d'Artagnan comme s'il n'avait fait autre chose que de commander toute sa vie, et attention, car à partir de ce moment, nous voilà aux prises avec le cardinal. »

(*la suite à demain*) **Alexandre Dumas**

———

Le théâtre Comte a voulu aussi avoir sa polka. Une parfaite exécution lui a valu un très grand succès ; rien de plus original que de voir tous ces jeunes artistes exécuter cette danse avec un aplomb et un ensemble qui font le plus grand honneur à M. Scia, le maître de balles… La musique

est charmante et les costumes fort gracieux. La polka aura au moins cent représentations au passage Choiseul.

A – Dumas aurait-il écrit son roman différemment s'il ne l'avait publié d'abord dans un quotidien ? Quels éléments suggèrent l'importation d'une rédaction journalistique et médiatique dans le cadre du roman historique ?

B – Que pensez-vous de l'ajout incongru d'une annonce pour les représentations du Polka à la fin du feuilleton ? Est-ce que vous lisez le roman de Dumas de la même manière dans ce contexte ?

2 - Ponchon du Terrail, *L'Homme Guillotiné*, feuilleton du 26 mai 1883 (*Le Chat Noir*, p. 2)

[*Ceci est un extrait du premier épisode d'un roman-feuilleton parodique (qui tire notamment en ridicule les romans d'aventure de Ponson du Terrail, alors très populaires). Texte d'origine disponible à l'adresse http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1054704v/f2.item*]

Une clameur d'admiration parcourut les premiers rangs des spectateurs, pétrifiés de surprise et de terreur.

Derrière le patient, le vénérable abbé Charles Monselet, l'aumonier de la Roquette, exhortait le malheureux.

— Du courage, Jean Richepin, l'expiation est proche. La Justice de Dieu ne vous fera pas défaut!

Recommandation inutile, car l'apparition foudroyante de l'instrument de supplice n'avait pas crispé du moindre tressaillement la face de marbre du criminel.

Criminel?

L'était-il?

Nos lecteurs le sauront plus tard […]

A ce moment critique, un second coup de sifflet, plus strident encore que le premier retentit.

Un cri d'orfraie lui répondit, du côté de la rue de la Folie-Méricourt.

Alors, il se passa une chose étrange.

(*La Suite au prochain numéro*.)

A – Comment décririez-vous le style utilisé ? Comment se distingue-t-il d'une écriture romanesque plus classique ?

B – Quels procédés, déjà présent dans le texte de Dumas, se trouvent ici caricaturés ?

3 - Neil Jomunsi, *Kappa 16* (2016)

[*Neil Jomunsi (anagramme de Jules Simon) est un écrivain français contemporain qui expérimente de nouvelles manières d'écrire la fiction sur le web. Ceci est un extrait de Kappa16, un court roman (publié directement en numérique, sous licence libre) racontant l'errance d'un androïde « dans un Berlin fantômatique »*.]

Il y a ce train qui fend le jour, en équilibre sur des rails tendus entre ciel et terre, et puis il y a moi, assis parmi les voyageurs. Je ne suis pas ce train, même si le concept d'imbrication des machines est encore un peu flou. Je suis Enoch, un androïde de compagnie d'avant-dernière génération. Modèle : Kappa16©[8]. Mais la voix que vous entendez résonner dans votre tête en lisant cette transcription est un simulacre. Elle n'a aucune raison d'être, puisque je n'ai pas de voix à proprement parler. De la même manière, « je » n'est pas moi : un robot ne possède d'autre personnalité que celle qu'on lui a programmée. « Je » est la somme des voix qui chuchotent dans mon système cognitif, à la manière dont les instruments d'un orchestre joignent leurs efforts pour interpréter une symphonie. « Je » est une addition vieille d'un demi-siècle née avec le premier prototype Kappa© et complétée jusqu'à aujourd'hui. C'est un chœur de programmeurs auquel les machines se joignent. Mais « je » n'est certainement pas la manifestation d'une personnalité. <Descartes> aurait détesté les robots. […]

Selon les données fournies par mon accéléromètre, la voiture de tête entraîne le convoi à une vitesse moyenne de trente-six kilomètres à l'heure. Cette allure le range dans la catégorie des moyens de locomotion lents.

<!see #reumok;>

<!see #auto-rickshaw;>[9]

Si j'en crois ma base de données, cette typologie de transports est assimilée à l'errance. Un rapide balayage de l'ensemble des œuvres des auteurs romantiques du XIXe siècle me confirme qu'ils sont propices au recueillement, qu'ils provoquent parfois un sentiment d'apaisement : la lenteur est alors perçue comme un rempart contre l'entropie. Néanmoins cette vitesse est incompatible avec les mots-clef suivants :

--> #fuite

--> #échappatoire

--> #cavale

A – Peut-on dire que l'écriture romanesque a été repensée pour le support numérique — à l'image des interactions des feuilletonistes du XIXe siècle avec la presse ?

B – Kappa16 n'est pas un roman-feuilleton. Quels aspects du texte ci-dessus pourraient autoriser une comparaison ?

---

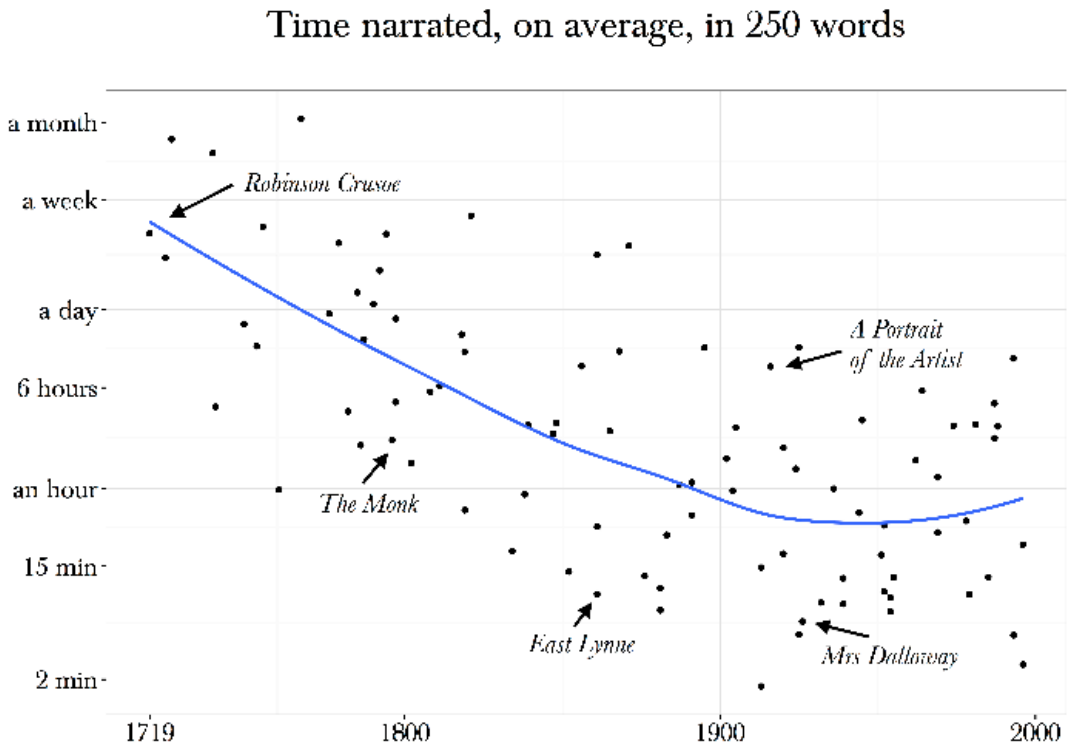
[8] L'utilisation du sigle copyright (©) fait partie intégrante du dispositif narratif de Jomunsi, qui interroge plus largement la prépondérance des mécanismes de protection intellectuel. Le roman s'ouvre ainsi sur un avertissement fictif indiquant que des éléments du récits sont « protégés » : « l'androïde de compagnie Kappa16© demeurent la perpétuelle et incessible propriété de la société Symbio™ »

[9] Pour illustrer le monologue de l'androïde, le récit croise des extraits de (pseudo-)programmes informatiques (qui s'apparentent en partie à la syntaxe du langage C).

Bonus - Ted Underwood « Pourquoi le temps littéraire se mesure en minute ? » (septembre 2016) (traduction : P-C Langlais)

[*Ted Underwood est un chercheur américain spécialisé dans l'étude statistique de très grands corpus littéraires. Dans l'une de ses dernières études, il met en évidence un ralentissement considérable du temps romanesque, qui se rapproche de plus en plus du temps « réel » — probablement en lien avec l'utilisation d'une rédaction rapprochée du temps « journalistique »]*

Pour chaque roman, nous avons caractérisés 16 passages de 250 mots chacun […] Puis nous avons essayé d'évaluer combien de temps s'écoule dans chaque passage […]



Les changements de 1719 à 1919 sont énorme. La fiction évolue d'une couverture temporelle de quelques jours par page à environ une demi-heure. Cela représente une compression du temps de l'ordre d'un centième et devrait apparaître comme l'un des plus grands changements dans l'histoire de la fiction (…) À une échelle de trente minutes, vous allez simplement narrer différents aspects de la vie humaine que vous auriez narré à l'échelle de deux jours.

L'interview (par Lisa Bolz)

1 – Indiscrétions parisiens. Une demi heure chez M. Veuillot. Le Figaro, 1/12/1866

« – Mon cher* enfant me disait, ces jours derniers, un publiciste fort renommé, vous avez sagement agi en opposant le silence aux assauts dirigés entre vous, depuis quelques mois, par certaines feuilles obscures.

Pour faire son chemin, – voyez-vous,– on ne doit pas prendre souci des envieux. Il faut laisser murmurer les impuissants et considérer les criailleries des jaloux comme la consécration du succès. Permettez-moi, pourtant, de vous signaler deux exceptions dans le nombre de vos détracteurs. J'entends désigner ainsi deux hommes qu'on ne peut soupçonner de médisance MM. Louis Veuillot et Francisque Sarcey. Pour provoquer leurs critiques, vous avez sûrement dû les heurter dans leurs croyances et les froisser dans leurs convictions. A votre place, j'irais les visiter. Etant donne qu'il n'y a en eux aucune animosité, j'ai la conviction que ces entrevues vous seront profitables... »

Les bons conseils m'ont toujours trouvé docile. Aussi,, je demandais le lendemain au concierge du numéro 44 de la rue du Bac si M. Veuillot était chez lui, et, sur la réponse affirmative de ce fonctionnaire, je sonnais à la porte de l'écrivain qui, dans son dernier ouvrage, me fait couper les cors et vendre des foulards sous le pseudonyme extra-lucide de Passe-Partout.

L'immeuble habité par l'auteur des Odeurs de Paris n'est pas une maison ordinaire. C'est une vieille construction qui tient du couvent par son intérieur glacial et solennel... On sent, dès l'entrée, que le scepticisme et la frivolité n'y ont point élu domicile, et que les appartements qui composent l'édifice servent d'asile à la. piété et à la méditation. Les pas du visiteur ébranlent étrangement les escaliers de pierre, ainsi que leurs rampes en fer forgé. et, en se venant briser contre les murs baignés de silence et d'ombre, les bruits de la rue sont repercutés avec des résonances de cathédrale.

Tandis que je gravissais los marches usées en leur milieu, je me sentais légèrement ému. mais mon trouble ne provenait pas des railleries de M. Veuillot : Loin d'en concevoir le moindre ressentiment, j'étais presque fier d'avoir été cloué au pilori par le pieux tortionnaire, et peu s'en était fallu la veille, que je n attachasse à ma boutonnière la page où il daigne me fustiger de la belle façon. A mon sens, les égratignures, d'un polémiste pareil, équivalent, pour un néophyte, aux réclames les plus ronflantes. Elles constat au moins un brevet d'existence intellectuelle, et si l'on m'avait dit, il y a trois ans : « Celui qui a signé les Libres Penseurs vous discute et vous malmène, » je me fusse hâté d'acheter tous les exemplaires de son livre pour le distribuer gratis à mes contemporains...

Je pense, donc je suis, écrivait Descartes J'ose écrire M. Veuillot m'étreinte, donc j'existe.

Introduit auprès de « mon parrain » :

– A qui ai-je l'honneur de parler? me demanda-t-il.

– A Passe-Partout, pédicure, répondis-je avec un air pincé.

Et comme, en dépit de la profession dont m'avait doté l'auteur des Parfums de Rome, je regarde plutôt le visage des gens que leurs chaussures, je remarquai qu'un profond étonnement envahissait les traits de mon interlocuteur,

Je compris de suite que mon ramage lui avait donné une toute autre idée de mon plumage et que Passe-Partout, – le hideux Passe-Partout, – lui apparaissait sous une forme inattendue.

Au même instant, la main de M. Veuillot saisit la mienne une expression de sereine bonté mitigea la surprise de son regard, et sa bouche, entr'ouverte par un sourire bienveillant, me laissa voir une dentelure éblouissante de blancheur...

Jamais râtelier plus beau ne fut créé pour manger du profane !

– Ma foi! me dit M. Veuillot, en me priant de m'asseoir à ses côtés sur un sofa fort encombre de volumes, je suis désolé de vous connaître, car je regrette maintenant les expressions dont j'ai usé à votre endroit. Lorsque je lis un écrivain, je me fais un idéal que l'aspect de ce môme écrivain détruit souvent... et alors je faiblis. Pour agir prudemment, je ne devrais jamais ôter ma cuirasse, et mes façons de vivre devraient être toujours

conformes à celles de ce juge qui, pour éviter les conséquences de l'attendrissement, refusa constamment de voir les coupables. ainsi que leurs femmes et leurs enfants.

J'ai cité plus haut-avec trop de bonne grâce les virulentes lignes que m'a consacrées M. Veuillot, pour être taxé de fatuité en rapportant ici les flatteuses paroles plutôt le sens des flatteuses paroles qu'il m'adressa.

– Monsieur Marx, continua l'ex-rédacteur en chef de l'Univers, jusqu'ici vous avez prouvé un peu de talent-et beaucoup d'aplomb (je crois qu'il a dit toupet), et c'est pitié de vous voir courber une intelligence heureusement douée sous le joug d'une littérature malsaine. Ah! si vous vouliez travailler, vous pourriez – grâce au don d'observation que vous possédez à un haut degré – vous pourriez écrire l'histoire du Paris actuel. C'est un livre que vous seul êtes appelé à bien faire – mais c'est à la condition que vous quitterez la, petite presse – cette goule qui use, surmène et réduit à néant les facultés supérieures. Je sais qu'il est mal commode de résister à la séduction et aux profits de certains errements ; mais où serait le mérite des amendements, s'ils ne nécessitaient point des luttes et des victoires ?

Eh bien voyez, lecteurs, combien je suis pervers et combien peu je mérite l'intérêt qui m'était témoigne S ce discours. Durant que M. Veuillot me tendait la perche je me complaisais dans mon abîme... son geste, son visage, l'habitude de son corps et jusqu'à ses chaussons de tresse fourrée. Je promenais mes regards sur son bureau, le long des rayons de sa bibliothèque. J'admirais le crucifix de vieil ivoire appendu au-dessus de la porte. Mon œil curieux allait d'un buste du pape placé sur une console aux carreaux de la fenêtre enluminés d'images de saints, et de la massive pendule de marbre noir à des paperasses couvertes de la grosse et régulière écriture du maître.

M. Veuillot est la preuve vivante du proverbe qui dit « L'homme le plus beau est l'homme le plus spirituel.» Quand il parle, ses pupilles noires brillent comme des escarboucles, et sa voix onctueuse tombe de ses lèvres charnues avec un timbre quasi-mélodique. De temps à autres, un trait piquant, une parenthèse incisive traverse ses phrases colorées – de même qu'un rayon de soleil perce un vitrail gothique – de même qu'une balle d'acier troue un pourpoint de satin. Et quoiqu'il dise, il reste séduisant au premier chef. Son esprit vous grise, son éloquence vous entraîne, ses expressions vous étonnent...

N'est-ce pas M. Veuillot qui criait a un autre « séduisant » à Nadar l'impie, au moment où le Géant s'élevait radieux dans les airs pour s'aller meurtrir en Hanovre : « Si le danger vous barrait la route, ami, jetez l'ancre en haut ! » Quel orateur – depuis Bossuet – a su montrer le ciel aux humains à l'aide d'une plus splendide image ?

C'est sous l'inévitable impression de cette faconde tour à tour acerbe, mielleuse et magistrale, que je pris congé de mon parrain.

Sur le point de toucher au seuil de son cabinet :

– Attendez, me dit-il...

Et il courut chercher un exemplaire dés Odeurs de Paris, sur, la couverture duquel il écrivit : A M. Adrien Marx, avec un peu de repentir et un commencement d'amitié.

LOUIS VEUILLOT.

Résumons-nous. Si, moins convaincu de mon peu de valeur, j'avais répondu à cette même place aux méchancetés de M. Veuillot par des injures formulées en une langue piteuse, – serais-je plus satisfait et mieux vengé ? Posséderais-je un précieux autographe dix fois préférable à cent colonnes d'excases ? Aurais-je enfin écrit cet article qui, – à défaut d'autre mérite, – a du moins celui de prouver à M. Veuillot que je suis plus chrétien que lui, – puisque j'y ai béni, tout du long, la main qui m'a frappé.

Quant à M. Sarcey... (la suite prochainement). Adrien Marx.

2 – Tribunaux. Cour d'assises de la Seine. Le Petit Journal, 25/2/1866 (extrait)

Présidence de M. Faconnet.

Suite et fin de l'audience du 23 février 1866. Affaire de !a rue de Clichy.

L'interrogatoire de Brouillard continue. (Nous empruntons au Journal des Débats la fin de l'audience du 23.)

M. le président : Votre vie était commune avec Serreau ; vous avez su qu'il avait dérobé des vêlements à un de ses camarades, car vous avez vécu avec le produit de la vente de ces objets. Vous avez été plusieurs fois chez-la veuve Chabesière?

Brouillard : Oui, une première fois ; c'était Mlle Martin, la cousine de ma belle-mère, travaillant chez cette dame, qui m'avait aperçu et m'avait appelé. Une seconde fois, je suis allé avec Serreau, afin d'emprunter 5 fr. à Mlle Martin.

D. Plus tard, vous eûtes la pensée d'y retourner?

– R. C'est Serreau qui m'a dit un jour : « Viens donc chez Mme Chabesière.– Pourquoi taire? – Je te le dirai après, me répondit-il ; y a un beau coup à faire.

D. Et vous y êtes allé? Serreau essayé des guètres ? Quelle était la pensée de Serreau à ce moment ? – R. La pensée était le crime. (Mouvement.) Moi, je n'étais pas entré.

D. Etait-elle commune cette pensée?. – R. Celte fois-là je ui dis que ce n'était pas possible.

D. Cependant vous l'accompagniez? – R. oui mais nous sommes partis.

D. Comment Serreau vous avait-il engagé a commettre le crime? – R. Nous étions sans ouvrage, mat vêtus, ne prouvant nous présenter chez un patron. Serreau me fit observer que jamais nous ne pourrions trouver une place. Il faut absolument commettre un vol, ajouta-t-il ; chez la veuve Chabesière, cela sera très facile.

D. Ainsi, vous reconnaissez qu'il a existé une double préméditation matérielle et morale ; cet assassinat vous était nécessaire, suivant vous?

– R. Oui, Monsieur, nous n'avions plus rien.

[...]

3 – Le crime de Pantin, Le Gaulois, 29/9/1869

A Cernay

Nous recommandons tout spécialement la lecture de la correspondance suivante de Cernay, qui jette un jour tout nouveau sur le drame de Pantn, et que nous envoie avec les autographies à l'appui notre collaborateur Henri Marsey.

Cernay, 27 septembre 1869.

J'étais allé à Guebwiller, mais ou savait trop peu de détails sur les Tropmann, et j'ai compris qu'il filait me rendre à Cernay même.

Mon premier soin, en arrivant à Cernay, a été de me rendre à l'état civil, afin d'obtenir des renseignements positifs sur la famille Tropmann.

Tropmann père Jean-Baptiste, n'est pas né à Cernay : il est de Brunstadt, et est âgé de 56 ans. Il est venu s établir ici, il y a à peu près vingt ans. C'est un mécanicien des plus habiles, chercheur, inventeur et qui a perçu son avoir dans dM tentatives avortées. Il a inventé notamment une machine à tubes en papier, pour les filatures qui sont très employées dans le département et à Roubaix, en particulier chez MM. Morel et Motch.

L'année dernière ii avait inventé une mitrailleuse ; des expériences furent faites en présence du juge de paix, du préfet et d'autres autorités, mais ne réussirent pas.

Depuis ce temps, Tropmann père s'adonne à la boisson. [...]

Je me suis rendu chez M. Fest, juge de paix, qui. ainsi que M. Witterbach, comprenant les services réels que la presse avait rendus dans toute cette affaire, a bien voulu se mettre à ma disposition. Nous avons envoyé chercher Tropmann père : C'est un homme trapu, assez fort, qui ne parle pas le français, du moins à ce qu'il affirme : ses yeux sont rouges, la lèvre épaisse et pendante. On comprend en le voyant qu'il mérite la réputation de buveur qu'il s'est acquise dans le pays. Il semble très ému, mais se montre, cependant absolument disposé à répondre.

Je procédai par interrogatoire et je vous le transcris textuellement.

D. – Depuis combien de temps votre fils avait-il quitté le pays ?

R. – Depuis un an à peu près. Je ne puis dire exactement la date, car, à ce moment, j'étais moi- même absent, m étant rendu à Roubaix pour monter des broches. Cependant, je pense que c'était au mois de novembre de l'année dernière.

D. – L'avez-vous revu depuis ?

R. – Oui, il y a trois semaines ou un mois.

D. – Logeait-il chez vous ?

R. – Oui, monsieur.

D. – Que vous disait il à cette époque ?

R. – II disait que, s'il avait 1,500 fr. à lui, il ferait fortune ; mais que du reste il allait organiser une affaire et qu'il gagnerait de l'argent. II disait qu'il s'occupait d'une nouvelle invention ; un jour, il est parti en disant qu'il allait à Mulhouse il est revenu très tard. Sa mère lui a dit : « Mais ce n'est pas l'heure du train, tu ne viens pas de Mulhouse. – Non, répondit-il, j'ai rencontré à Guebwiller la personne que j'allais chercher à Mulhouse, et je rapporte de l'argent. » Nous avons voulu connaître le nom de la personne qui lui avait donné de l'argent ; il s'y est refusé, disant que c'étaient des affaires très importante et qu'il ne pouvait pas divulguer. Il a offert vingt francs à sa mère, mais elle lui a répondu qu'elle n'avait pas besoin de son argent, surtout puisqu'il ne voulait pas dire d'où cela lui venait.

D. – Quel est le caractère de voire fils?

R. – Quoique cela ne soit plus douteux aujourd'hui, je ne puis croire qu'il ait commis un tel crime, en tout cas il n'a pas fait cela seul. Je suis bien heureux qu'on l'ait arrêté, car peut-être aurait-il fait encore d'autres victimes. C'est un garçon qui à l'air très doux : il est mince, mais il est extrêmement fort : A l'âge de dix-sept ans, il se trouvait dans la rue au moment où une vache s'était échappée des mains d'un maquignon juif ; tout le monde avait peur, et nul n'osait se jeter au devant de l'animal. Seul il eut le courage de s'élancer sur la vache, il la saisit par les cornes, les tordit et abattit l'animal à ses pieds.

D. – Quelle était sa conduite envers vous et sa mère ?

R. – Toujours très bonne : il aimait et respectant beaucoup sa mère je n'ai rien à lui reprocher de ce côté là ; je l'ai fait baptiser et élever à l'école primaire. Il a fait sa première communion à quatorze ans, puis, je lui ai appris le métier de mécanicien : il était devenu assez bon ouvrier.

D. – Avait-il de l'argent quand il était dernièrement chez vous ;

R. – Je vous l'ai dit, il m'a dit en avoir reçu de quelqu'un, qu'il ne voulait pas nommer et qu'il avait vu à Guebwiller : c'était, selon lui, la presson qui devait exploiter ses nouvelles inventions.

Au courant de mon enquête, j'avais appris le fait suivant :

A la suite d'une querelle au sujet d'une fille du pays, Tropmann aurait attiré un jeune homme, nommée Lang, dans un guet à pans, et l'aurait frappé à la tête d'un coup 'de marteau : Lang, qui est aujourd'hui en Amérique, aurait passé plusieurs jours dans son lit et l'affaire n'aurait pas été ébruitée. [...]

Je ne veux pas insister sur l'odieuse signification de ces lettres : la justice achèvera sou œuvre. Tropmann n'a pas écrit depuis le crime.

L'écriture de ces lettres est hâtive, tremblée. Du reste, je vous envoie une autographie de la dernière. Vous en jugerez. De tout ceci, je conclus que, si Gustave Kinck a été assassiné à Pantin, entre le 16 et le 20 septembre, Jean Kinck a été assassiné du 1er au 3 septembre auprès de Guebwiller, le jour où Tropmann est revenu avec de l'argent et a offert 20 francs à sa mère. C'est là que doivent être dirigées les recherches, et qu'on découvrira le dernier mot de cette sinistre énigme.

Entre Bollwiller, Soultz et Guebwiller.

HENRY MARSEY.

4 – Chez Gambetta. Le Matin, 26/3/1885

Une conversation avec le grand orateur – Scrutin de liste et scrutin d'arrondissement – Une victoire posthume – Que les temps sont changés ! – Le 16 Mai– Le général de Galliffet et M. de Moltke – Mme Adam.

Les journaux ont pris l'habitude, à chaque événement, de déléguer un de leurs collaborateurs auprès du héros ou de la victime, pour savoir ce qu'il ou elle en pense. Il . a même des gens qui prétendent que ces paresseux de journalistes n'ont inventé ce système que pour se dispenser d'avoir une opinion personnelle et de la raisonner. Ces gens-la sont de mauvaises langues. Le public aime beaucoup connaître les sentiments des personnes compétentes. Il ne souffrirait pas qu'on laissât mourir le drame, sans que Sardou fût appelé à marmotter les dernières prières auprès de cet intéressant défunt; qu'on perçât un isthme à travers la presqu'île de Gennevilliers sans consulter M. de Lesseps, ou que l'horloger Pel fût rendu à ses chronomètres sans que M. Choubersky eut déclaré le temps nécessaire à ses poêles pour dévorer une femme bien membrée. Ce mode de consultation s'appelle l'interview, et ceux qui le pratiquent s'intitulent interviewers. Nous possédons

au Matin quelques interviewers du plus fort calibre qui, si demain on découvrait quelque part la momie d'Amonasro, seraient parfaitement capables de lui demander son opinion sur la musique de Verdi, et de l'obtenir. Quœqyum ita sint, il m'a semblé logique, nécessaire et même utile de dépêcher le plus délié d'entre ces « interviewers », au lendemain de l'adoption du scrutin de liste, auprès d'un personnage considérable et refroidi qui s'est jadis beaucoup occupé de ce scrutin, qui le désirait ardemment, qui l'a demandé et qui, ne pouvant l'obtenir, a préféré quitter le pouvoir qu'il avait .exercé nominalement pendant six semaines. J'ai nommé M. Gambetta.

Le rédacteur du Matin est allé lui « prendre » une conversation dans la demeure étroite, modeste et déjà délabrée qu'il occupe à Nice. Dès que son visiteur a été introduit, le maître de la maison l'a remercié de s'être dérangé pour venir le distraire dans sa retraite. La conversation s'est aussitôt engagée.

– Vous vous doutez bien, je pense, monsieur le président, a dit mon confrère, du motif qui m'amène?

– Oui, a répondu avec un fin sourire, Gambetta. Vous venez m'interroger sur le scrutin de listé ?

– Précisément.

– Ils ont fini par le voter. Je sais cela. La République française me continue mon service et me tient au courant de ce qui se passe là-haut. Dès le début de cette conversation, mon collaborateur a pu se rendre compte des prodigieuses facultés du grand citoyen. On sait qu'il n'a plus de cerveau. Son encéphale a été mis de côté et transporté en un lieu scientifique, où il a détruit, par ses petites dimensions, les théories des anthropologistes les plus éminents qui font dépendre l'intelligence du poids et de la grosseur de la masse cérébrale.

On a rempli la tête de l'orateur d'herbes aromatiques. Cette substitution, chose étrange, n'a altéré en rien la vivacité de son esprit et la puissance de ses déductions.

– A quoi attribuez-vous, a dit alors le rédacteur du Matin, la docilité actuelle de la majorité comparée avec l'indépendance dont elle fit preuve contre vous

– Votre question est très complexe et exige lune,réponse assez longue. Voyez-vous, lorsque j'ai apporté sur le bureau de la Chambre le projet de scrutin de liste, j'avais mon idée, je me sentais impuissant à gouverner avec ceux que j'avais moi-même appelés des sous-vétérinaires et je voulais, dès-qu'ils auraient changé le scrutin, les renvoyer dans leurs cafés d'arrondissements et faire élire une Chambre toute neuve. Mon nom aurait servi de remorqueur aux listes dans la plupart des départements ; j'aurais eu des hommes à moi, choisis par moi.

– Pourquoi faire ?

Un second fin sourire passa sur le visage de Gambetta et il reprit :

– Pour gouverner, donc? Et puis aussi pour le cas où la Providence... je me trompe, la Nature aurait rappelé à elle le patriarche de la démocratie, l'hôte illustre de l'Elysée, ce diable de Grévy, qui se défend si énergiquement. Il le comprenait bien, allez. Et la preuve, c'est l'opposition sourde qu'il n'a cessé de me.faire, avec Wilson. D'autre part, les députés ont été plus intelligents que je ne le pensais; j'avais trop compté sur leur bêtise. Ils ont vu le coup, et ils l'ont paré. Je m'en suis allé. Voilà.

– Vous devez être content tout de même, monsieur le président, de voir triompher vos idées, et cette victoire posthume doit vous réjouir.

– Heu ! heu ! Les circonstances ne sont pas les mêmes. De mon temps la République et la France étaient encore dans leur lune de miel. On ne parlait pas encore de crise. Nous venions de jouer un bon tour aux réactionnaires en leur démantibulant leur Union générale, mais les résultats de cet effondrement ne s'étaient pas encore fait. sentir chez les bourgeois, dans le peuple. L'agriculture ne disait rien. Tout le monde s'imaginait que le budget était en équilibre. Et puis, nous n'avions pas le Tonkin. Aujourd'hui, c'est Misèrent. La confiance est ébranlée. Ferry n'est guère populaire en dehors du Parlement. C'est un mâtin à poigne, celui-là, mais il a- trop tiré sur la corde. Pour vous dire toute ma pensée, si j'étais encore de ce monde, je ne sais,pas si j'aurais voté et fait voter pour le scrutin de liste. Cependant, les principes !

[...]

– Alors, d'après vous, la République serait bien malade?

– Je ne dis pas cela. N'allez pas l'imprimer au moins, on me traiterait de lâcheur. Non, je dis tout bonnement que si les adversaires de la République étaient intelligents et énergiques, ils pourraient lui donner du fil à retordre. Mais, heureusement, je ne crois pas beaucoup à leur intelligence ni à leur énergie. Seulement, à la guerre, vous savez, il faut toujours se comporter comme si on supposait toutes les qualités à ses adversaires. C'est Gallifet qui m'a appris cela. Il va bien ? C'est un bien brillant général. Pour moi, c'est le type du chef latin : des nerfs et du diable au corps, – comme de Moltke est le type du chef germain : de la lymphe et de la

patience, vous savez, de la patience assez longue, pour être du génie.
– Alors, dit encore le rédacteur du Matin, vous pensez, monsieur le président, que vos amis se sont trompés ?
– Je le pense et je le dis sans fard. Seulement, ils m'ont bien amusé ; j'ai bu du lait, dans mon coin, pendant des heures. Je m'imaginais la tête que devaient faire tous ces gens-là quand on leur disait : « Le scrutin d'arrondissement ne produit jamais que des crétins » Ils ont décidera une majorité écrasante que c'était la vérité pure. Il est vrai que s'ils avaient regimbé, l'élégant Waldeck aurait pu avoir un succès de tribune. Il aurait tiré de sa poche la glace à main qui lui sert à peigner sa barbe et leur aurait dit « Mais regardez-vous donc ! » Sous-vétérinaires, va !
Le rédacteur du Matin ne voulant pas abuser de la complaisance et du temps de l'illustre orateur, se disposait à prendre congé ; Gambetta lui tendit la main, et le retenant une seconde, lui dit :
– Comment va madame Adam ? Nous ne nous sommes pas toujours trouvés d'accord en politique, mais, j'espère qu'elle ne m'en veut plus...
– Elle va très bien, monsieur le président, elle est charmante sous la poudre.
– Comment, sous la poudre? Il faut toujours qu'elle invente quelque chose pour être plus belle. Portez-lui mes compliments et dites-lui de m'envoyer la Nouvelle Revue. Cela me distraira. J'ai beaucoup de loisirs, ici.
Le rédacteur du Matin salua, sortit et se précipita au télégraphe, où il arriva juste au moment où le bureau allait fermer.
J. CORNÉLY.

Baudelaire et la poésie-journal – 20 octobre 2016

1 – La publication de neuf *Petits poèmes en prose* de Baudelaire dans *La Presse* (26 août 1862)

Voir les deux pages suivantes – reproduction de *La Presse* du 26 août 1862.
Source : www.gallica.bnf.fr

Transcription :

A Arsène Houssaye

Mon cher ami, je vous envoie un petit ouvrage dont on ne pourrait pas dire, sans injustice, qu'il n'a ni queue, ni tête, puisque tout, au contraire y est à la fois tête et queue, alternativement et réciproquement. Considérez, je vous prie, quelles admirables commodités cette combinaison nous offre à tous, à vous, à moi et au lecteur. Nous pouvons couper où nous voulons, moi ma rêverie vous le manuscrit, le lecteur sa lecture. Enlevez une vertèbre, et les deux morceaux de cette tortueuse fantaisie se rejoindront sans peine. Hachez-la en nombreux fragments, et vous verrez que chacun peut exister à part. Dans l'espérance que quelques-uns de ces tronçons seront assez vivants pour vous plaire et vous amuser, j'ose vous dédier l'ensemble du serpent tout entier.

J'ai une petite confession à vous faire. C'est en feuilletant, pour la vingtième fois au moins, le fameux Gaspard de la nuit d'Aloysius Bertrand (un livre connu de vous, de moi, et de quelques-uns de nos amis, n'a-t-il pas tous les droits d'être appelé fameux ?), que l'idée m'est venue de tenter quelque chose d'analogue, et d'appliquer à la description de la vie moderne, ou plutôt d'une vie moderne et plus abstraite, le procédé qu'il avait appliqué à la peinture de la vie ancienne, si étrangement pittoresque.

Quel est celui de nous qui n'a pas, dans ses jours d'ambition, rêvé le miracle d'une prose poétique, musicale sans rythme et sans rime, assez souple et assez heurtée pour s'adapter aux mouvements lyriques de l'âme, aux ondulations de la rêverie, aux soubresauts de la conscience ?

C'est surtout de la fréquentation des villes énormes, c'est du croisement de leurs innombrables rapports que naît cet idéal obsédant. Vous-même, mon cher ami, n'avez-vous pas tenté de traduire en une chanson le cri strident du Vitrier, et d'exprimer dans une prose lyrique toutes les désolantes suggestions que ce cri envoir jusqu'aux mansardes, à travers les plus hautes brumes de la rue?

Mais, pour dire le vrai, je crains que ma jalousie ne m'ait pas porté bonheur. Sitôt que j'eus commencé le travail, je m'aperçus que non-seulement je restais bien loin de mon mystérieux et brillant modèle, mais encore que je faisais quelque chose (si cela peut s'appeler quelque chose) de singulièrement différent, accident dont tout autre que moi s'enorgueillirait sans doute, mais qui ne peut qu'humilier profondément un esprit qui regarde comme le plus honneur du poëte d'accomplir juste ce qu'il a projeté de faire.

Votre bien affectionné,

C.B.

L'étranger

- Qui aimes-tu le mieux, homme énigmatique, dis ? Ton père, ta mère, ta sœur ou ton frère ?
- Je n'ai ni père, ni mère, ni sœur, ni frère.
- Tes amis ?
- Vous vous servez là d'une parole dont le sens m'est resté jusqu'à ce jour inconnu.
- Ta patrie ?

- J'ignore sous quelle latitude elle est située.
- La beauté ?
- Je l'aimerais volontiers, déesse et immortelle.
- L'or ?
- Je le hais comme vous haïssez Dieu.
- Eh ! qu'aimes-tu donc, extraordinaire étranger ?
- J'aime les nuages. Les nuages qui passent... là-bas...là-bas les merveilleux nuages !

Le désespoir de la vieille

La petite vieille ratatinée se sentit toute réjouie en voyant ce joli enfant à qui chacun faisait fête, à qui tout le monde voulait plaire ; ce joli être si fragile comme elle, la petite vieille, et, comme elle aussi, sans dents et sans cheveux.

Et elle s'approcha de lui, voulant lui faire des risettes et des mines agréables.

Mais l'enfant épouvanté se débattait sous les caresses de la bonne femme décrépite, et remplissait la maison de ses glapissements.

Alors la bonne vieille se retira dans sa solitude éternelle, et elle pleurait dans un coin, se disant :

« Ah ! pour nous, malheureuses vieilles femelles, l'âge est passé de plaire, même aux innocents ; et nous faisons horreur aux petits enfants que nous voulons aimer. »

Le *Confiteor* de l'artiste

Que les fins de journées d'automne sont pénétrantes ! Ah ! pénétrantes jusqu'à la douleur ! car il est de certaines sensations délicieuses dont le vague n'exclut pas l'intensité ; et il n'est pas de pointe plus acérée que celle de l'infini.

Grand délice que celui de noyer son regard dans l'immensité du ciel et de la mer ! Solitude, silence, incomparable chasteté de l'azur ! une petite voile frissonnante à l'horizon, et qui, par sa petitesse et son isolement, imite mon irrémédiable existence, mélodie monotone de la houle, toutes ces choses pensent par moi, ou je pense par elles (car dans la grandeur de la rêverie, le moi se perd vite !) ; elles pensent, dis-je, mais musicalement et pittoresquement, sans arguties, sans syllogismes, sans déductions.

Toutefois, ces pensées, qu'elles sortent de moi ou s'élancent des choses, deviennent bientôt trop intenses. L'énergie dans la volupté crée un malaise et une souffrance positives. Mes nerfs trop tendus ne donnent plus que des vibrations criardes et douloureuses.

Et maintenant la profondeur du ciel me consterne; sa limpidité m'exaspère. L'insensibilité de la mer, l'immuabilité du spectacle, me révoltent... Ah ! faut-il éternellement souffrir, ou fuir éternellement le beau ? Nature enchanteresse sans pitié, rivale toujours victorieuse, laisse-moi ! Cesse de tenter mes désirs et mon orgueil ! L'étude du beau est un duel où l'artiste crie de frayeur avant d'être vaincu.

Un plaisant

C'était l'explosion du nouvel an : chaos de boue et de neige, traversé de mille carrosses, étincelant de joujoux et de bonbons, grouillant de cupidités et de désespoirs, délire officiel d'une grande ville fait pour troubler le cerveau du solitaire le plus fort.

Au milieu de ce tohu-bohu et de ce vacarme, un âne trottait vivement, harcelé par un malotru armé d'un fouet.

Comme l'âne allait tourner l'angle d'un trottoir, un beau monsieur ganté, verni, cruellement cravaté et emprisonné dans des habits tout neufs, s'inclina cérémonieusement devant l'humble bête, et lui dit, en ôtant son chapeau : « Je vous la souhaite bonne et heureuse ! » puis se retourna vers je ne sais quels camarades avec un air de fatuité, comme pour les prier d'ajouter leur approbation à son contentement.

L'âne ne vit pas ce beau plaisant, et continua de courir avec zèle où l'appelait son devoir.

Pour moi, je fus pris subitement d'une incommensurable rage contre ce magnifique imbécile, qui me parut concentrer en lui tout l'esprit de la France.

La chambre double

Une chambre qui ressemble à une rêverie, une chambre véritablement spirituelle, où l'atmosphère stagnante est légèrement teintée de rose et de bleu.

L'âme y prend un bain de paresse, aromatisé par le regret et le désir. - c'est quelque chose de crépusculaire, de bleuâtre et de rosâtre ; un rêve de volupté pendant une éclipse.

Les meubles ont des formes allongés, prostrées, alanguies. Les meubles ont l'air de rêver ; on les dirait doués d'une vie somnambulique, comme le végétal et le minéral. Les étoffes parlent une langue muette, comme les fleurs, comme les ciels, comme les soleils couchants.

Sur les murs nulle abomination artistique. Relativement au rêve pur, à l'impression non analysée, l'art défini, l'art positif est un blasphème. Ici, tout a la suffisante clarté et la délicieuse obscurité de l'harmonie.

Une senteur infinitésimale du choix le plus exquis à laquelle se mêle une très légère humidité nage dans cette atmosphère, où l'esprit sommeillant est bercé par des sensations de serre chaude.

La mousseline pleut abondamment devant fenêtres et devant le lit ; elle s'épanche en cascades neigeuses. Sur ce lit est couchée l'idole, la souveraine des rêves. Mais comment est-elle ici ? Qui l'a amenée ? quel pouvoir magique l'a installée sur ce trône de rêverie et de volupté ? Qu'importe ? la voilà ! je la reconnais.

Voilà bien ces yeux dont la flamme traverse le crépuscule ; ces subtiles et terribles mirettes, que je reconnais à leur effrayante malice ! Elles attirent, elles subjuguent, elles dévorent le regard de l'imprudent qui les contemple. Je les ai souvent étudiées, ces étoiles noires qui commandent la curiosité et l'admiration.

A quel démon bienveillant dois-je d'être ainsi entouré de mystère, de silence, de paix et de parfums ? O béatitude ! ce que nous nommons généralement la vie, même dans son expansion la plus heureuse, n'a rien de commun avec cette vie suprême dont j'ai maintenant connaissance et que je savoure minute par minute, seconde par seconde !

Non! il n'est plus de minutes, il n'est plus de secondes ! Le temps a disparu ; c'est l'éternité qui règne, une éternité de délices.

Mais un coup terrible, lourd, a retenti à la porte, et, comme dans les rêves infernaux, il m'a semblé que je recevais un coup de pioche dans l'estomac.

Et puis un spectre est entré. C'est un huissier qui vient me torturer au nom de la loi ; une infâme concubine qui vient crier misère et ajouter les trivialités de sa vie aux douleurs de la mienne ; ou bien le saute-ruisseau d'un directeur de journal qui réclame la suite du manuscrit.

La chambre paradisiaque, l'idole, la souveraine des rêves, la Sylphide, comme disait le grand René, toute cette magie a disparu au coup brutal frappé par le spectre.

Horreur! je me souviens! je me souviens! Oui! ce taudis, ce séjour de l'éternel ennui, est bien le mien. Voici les meubles sots, poudreux, écornés : la cheminée sans flamme et sans braise souillée de crachats ; les tristes fenêtres où la pluie a tracé des sillons dans la poussière ; les manuscrits, raturés ou incomplets ; l'almanach où le crayon a marqué les dates sinistres.

Et ce parfum d'un autre monde, dont je m'enivrais avec une sensibilité perfectionnée, hélas ! il est remplacé par une fétide odeur de tabac mêlée à je ne sais quelle nauséabonde moisissure. On respire ici maintenant le ranci de la désolation.

Dans ce monde étroit, mais si plein de dégoût, un seul objet connu me sourit : la fiole de laudanum ; une vieille et terrible amie ; comme toutes les amies, hélas! féconde en caresses et en traîtrises.

Oh ! oui ! le temps a reparu ; le temps règne en souverain maintenant, et avec le hideux vieillard est revenu tout son démoniaque cortège de souvenirs, de regrets, de spasmes, de peurs, d'angoisses, de cauchemars, de colères et de névroses.

Je vous assure que les secondes maintenant sont fortement et solennellement accentuées, et chacune, en jaillissant de la pendule, dit : « Je suis la Vie, l'insupportable, l'implacable Vie ! »

Il n'y a qu'une seconde dans la vie humaine qui ait mission d'annoncer une bonne nouvelle, la bonne nouvelle qui cause à chacun une inexplicable peur.

Oui! le Temps règne; il a repris sa brutale dictature. Et il me pousse, comme si j'étais un bœuf, avec son double aiguillon. - "Et hue donc! bourrique! Sue donc, esclave! Vis donc, damné!"

Chacun la sienne [titre retenu ensuite : « Chacun sa chimère »]

Sous un grand ciel gris, dans une grande plaine poudreuse, sans chemin, sans gazon, sans un chardon, sans une ortie, je rencontrai plusieurs hommes qui marchaient courbés.

Chacun d'eux portait sur son dos une énorme chimère, aussi lourde qu'un sac de farine ou de charbon, ou le fourniment d'un fantassin romain.

Mais la monstrueuse bête n'était pas un poids inerte ; au contraire, elle enveloppait et opprimait l'homme de ses muscles élastiques et puissants ; elle s'agrafait avec ses deux vastes griffes à la poitrine de sa monture ; et sa tête fabuleuse surmontait le front de l'homme, comme un de ces casques horribles par lesquels les anciens guerriers espéraient ajouter à la terreur de l'ennemi.

Je questionnai l'un de ces hommes, et je lui demandai où ils allaient ainsi. Il me répondit qu'il n'en savait rien, ni lui, ni les autres ; mais qu'évidemment ils allaient quelque part, puisqu'ils étaient poussés par un invincible besoin de marcher.

Chose curieuse à noter : aucun de ces voyageurs n'avait l'air irrité contre la bête féroce suspendue à son cou et collée à son dos ; on eût dit qu'il la considérait comme faisant partie de lui-même. Tous ces visages fatigués et sérieux ne témoignaient d'aucun désespoir ; sous la coupole spleenétique du ciel, les pieds plongés dans la poussière d'un sol aussi désolé que ce ciel, ils cheminaient avec la physionomie résignée de ceux qui sont condamnés à espérer toujours.

Et le cortège passa à côté de moi et s'enfonça dans l'atmosphère de l'horizon, à l'endroit où la surface arrondie de la planète se dérobe à la curiosité du regard humain.

Et pendant quelques instants je m'obstinai à vouloir comprendre ce mystère ; mais bientôt l'irrésistible indifférence s'abattit sur moi, et j'en fus plus lourdement accablé qu'ils ne l'étaient eux-mêmes par leurs écrasantes chimères.

Le Fou et la Vénus

Quelle admirable journée ! Le vaste parc se pâme sous l'œil brûlant du soleil, comme la jeunesse sous la domination de l'amour.

L'extase universelle des choses ne s'exprime par aucun bruit; les eaux elles-mêmes sont comme endormies. Bien différentes des fêtes humaines, c'est ici une orgie silencieuse.

On dirait qu'une lumière toujours croissante fait de plus en plus étinceler les objets ; que les fleurs excitées brûlent du désir de rivaliser avec l'azur du ciel par l'énergie de leurs couleurs, et que la chaleur, rendant visibles les parfums, les fait monter vers l'astre, comme des fumées.

Cependant, dans cette jouissance universelle, j'ai aperçu un être affligé.

Aux pieds d'une colossale Vénus, un de ces fous artificiels, un de ces bouffons volontaires chargés de faire rire les rois quand le remords ou l'ennui les obsède, affublé d'un costume éclatant et ridicule, coiffé de cornes et de sornettes, tout ramassé contre le piédestal, lève des yeux pleins de larmes vers l'immortelle déesse.

Et ses yeux disent : « Je suis le dernier et le plus solitaire des humains, privé d'amour et d'amitié, et bien inférieur en cela au plus imparfait des animaux. Cependant je suis fait, moi aussi, pour comprendre et sentir l'immortelle beauté ! Ah ! déesse ! Ayez pitié de ma tristesse et de mon délire. »

Mais l'implacable Vénus regarde au loin je ne sais quoi avec ses yeux de marbre.

Le chien et le flacon

« Mon beau chien, mon bon chien, mon cher toutou, approchez et venez respirer un excellent parfum acheté chez le meilleur parfumeur de la ville.

Et le chien, en frétillant de la queue, ce qui est, je crois, chez ces pauvres êtres, le signe correspondant du rire et du sourire, s'approche et curieusement son nez humide sur le flacon débouché ; puis, reculant soudainement avec effroi, il aboie contre moi, en manière de reproche.

« - Ah ! misérable chien, si je vous avais offert un paquet d'excréments, vous l'auriez flairé avec délices et peut-être dévoré. Ainsi, vous-même, indigne compagnon de ma triste vie, vous ressemblez au public, à qui il ne faut jamais présenter des parfums délicats qui l'exaspèrent, mais des ordures soigneusement choisies. »

Le mauvais vitrier

Il y a des natures purement contemplatives et tout à fait impropres à l'action qui cependant, sous une impulsion mystérieuse et inconnue, agissent quelquefois avec une rapidité dont elles se seraient crues elles-mêmes incapables.

Tel qui, craignant de trouver chez son concierge une nouvelle chagrinante, rôde lâchement devant sa porte sans oser rentrer, tel qui garde quinze jours une lettre sans la décacheter, ou ne se résigne qu'au bout de six mois à opérer une démarche nécessaire depuis un an, se sentent quelquefois brusquement précipités vers

l'action par une force irrésistible comme la flèche d'un arc. Le moraliste et le médecin, qui prétendent tout savoir, ne peuvent pas expliquer d'où vient si subitement une si folle énergie à ces âmes paresseuses et voluptueuses, et comment, incapables d'accomplir les choses les plus simples et les plus nécessaires, elles trouvent à une certaine minute un courage de luxe pour exécuter les actes les plus absurdes et souvent même les plus dangereux.

Un de mes amis, le plus inoffensif rêveur qui ait existé, a mis une fois le feu à une forêt pour voir, disait-il, si le feu prenait avec autant de facilité qu'on l'affirme généralement. Dix fois de suite, l'expérience manqua ; mais, à la onzième, elle réussit beaucoup trop bien.

Un autre allumera un cigare à côté d'un tonneau de poudre, pour voir, pour savoir, pour tenter la destinée, pour se contraindre lui-même à faire preuve d'énergie, pour faire le joueur, pour connaître les plaisirs de l'anxiété, pour rien, par caprice, par désœuvrement.

C'est une espèce d'énergie qui jaillit de l'ennui et de la rêverie ; et ceux en qui elle se manifeste si inopinément sont, en général, comme je l'ai dit, les plus indolents et les plus rêveurs des êtres.

Un autre, timide à ce point qu'il baisse les yeux même devant les regards des hommes, à ce point qu'il lui faut rassembler toute sa pauvre volonté pour entrer dans un café ou passer devant le bureau d'un théâtre, où les contrôleurs lui paraissent investis de la majesté de Minos, d'Eaque et de Rhadamanthe, sautera brusquement au cou d'un vieillard qui passe à côté de lui et l'embrassera avec enthousiasme devant la foule étonnée.

Pourquoi ? parce que... parce que cette physionomie lui était irrésistiblement symphatique ? peut-être ; mais il est plus légitime de supposer que lui-même il ne sait pas pourquoi.

J'ai été plus d'une fois victime de ces crises et de ces élans, qui nous autorisent à croire que des démons malicieux se glissent en nous et nous font accomplir, à notre insu, leurs plus absurdes volontés.

Un matin je m'étais levé maussade, triste, fatigué d'oisiveté, et poussé me semblait-il, à faire quelque chose de grand, une action d'éclat ; et j'ouvris la fenêtre, hélas !

(Observez, je vous prie, que l'esprit de mystification qui, chez quelques personnes, n'est pas le résultat d'un travail ou d'une combinaison, mais d'une inspiration fortuite, participe beaucoup, ne fût-ce que par l'ardeur du désir, de cette humeur, hystérique selon les médecins, satanique selon ceux qui pensent un peu mieux que les médecins, qui nous pousse sans résistance vers une foule d'actions dangereuses ou inconvenantes.)

La première personne que j'aperçus dans la rue, ce fut un vitrier dont le cri perçant, discordant, monta jusqu'à moi à travers la lourde et sale atmosphère parisienne. Il me serait d'ailleurs impossible de dire pourquoi je fus pris à l'égard de ce pauvre homme, d'une haine aussi soudaine que despotique.

« Hé! Hé ! » et je lui criai de monter. Cependant je réfléchissais non sans quelque gaieté, que, la chambre étant au sixième étage et l'escalier fort étroit, l'homme devait éprouver quelque peine à opérer son ascension et accrocher en maints endroits les angles de sa fragile marchandise.

Enfin il parut ; j'examinai curieusement toutes ses vitres, et je lui dis : « Comment ? vous n'avez pas de verres de couleur ? des verres roses, rouges, bleus, des vitres magiques, des vitres de paradis ? imprudent que vous êtes, vous osez vous promener dans des quartiers pauvres, et vous n'avez pas même de vitres qui fassent voir la vie en beau ! » Et je le poussai vivement dans l'escalier, où il trébucha en grognant.

Je m'approchai du balcon et je me saisis d'un petit pot de fleurs, et quand l'homme reparut au débouché de la porte, je laissai tomber perpendiculairement mon engin de guerre sur le rebord postérieur de ses crochets ; et le choc le renversant, il acheva de briser sous son dos toute sa pauvre fortune ambulatoire qui rendit le bruit éclatant d'un palais de cristal crevé par la foudre.

Et, ivre de ma folie, je lui criai furieusement : « La vie en beau ! la vie en beau ! »

Ces plaisanteries nerveuses ne sont pas sans péril, et on peut souvent les payer cher. Mais qu'importe l'éternité de la damnation à qui a trouvé dans une seconde l'infini de la jouissance ?

2 - « Perte d'auréole », *Le Spleen de Paris* (publication posthume, 1869).

[*Notes tirées de l'édition d'Yves Florenne et Marie-France Azéma, Le livre de Poche, coll. « Classiques de poche », 1998, p. 129.*]

« Eh ! quoi ! vous ici, mon cher ? Vous, dans un mauvais lieu ! vous, le buveur de quintessences[10] ! vous,le mangeur d'ambroisie[11] ! En vérité, il y a là de quoi me surprendre.

- Mon cher, vous connaissez ma terreur des chevaux et des voitures. Tout à l'heure, comme je traversais le boulevard, en grande hâte, et que je sautillais dans la boue, à travers ce chaos mouvant où la mort arrive au galop de tous les côtés à la fois, mon auréole[12], dans un mouvement brusque, a glissé de ma tête dans la fange du macadam. Je n'ai pas eu le courage de la ramasser. J'ai jugé moins désagréable de perdre mes insignes que de me faire rompre les os. Et puis, me suis-je dit, à quelque chose malheur est bon. Je puis maintenant me promener incognito, faire des actions basses, et me livrer à la crapule,[13] comme les simples mortels. Et me voici, tout semblable à vous, comme vous voyez !

- Vous devriez au moins faire afficher[14] cette auréole, ou la faire réclamer par le commissaire.

- Ma foi ! non. Je me trouve bien ici. Vous seul, vous m'avez reconnu. D'ailleurs la dignité m'ennuie. Ensuite je pense avec joie que quelque mauvais poète la ramassera et s'en coiffera impudemment. Faire un heureux, quelle jouissance ! et surtout un heureux qui me fera rire ! Pensez à X, ou à Z ! Hein ! comme ce sera drôle ! »

Dans quelle mesure ce texte est-il emblématique de la condition moderne du poète ?

---

[10] Terme de philosophie (l'essence du ciel et des astres), puis d'alchimie : la partie la plus subtile d'un corps obtenue par de multiples distillations. Au XVIe siècle, Rabelais se désignait comme « abstracteur de quintessences ».

[11] « Substance à base de miel, d'une saveur et d'un parfum délicieux, servant de nourriture aux dieux de l'Olympe, et procurant l'immortalité à ceux qui en mangent. » (CNRTL)

[12] Cercle doré qui entoure la tête des saints dans les représentations chrétiennes.

[13] Désignait à l'époque non la personne mais la vie de débauche qu'elle mène.

[14] La signaler comme un objet perdu.

La critique littéraire et artistique, entre analyse et recréation – 3 novembre 2016

1 – Hector Berlioz, « Sixième concert du conservatoire » *Journal des débats*, 18 avril 1835

La symphonie en ut mineur, le chef-d'œuvre de Beethoven peut-être, avait été réservée pour cette séance. Après tout ce que nous avons dit des autres, il devient extrêmement difficile de parler de celle-ci. « Ah! bon Dieu! encore un hymne, va s'écrier le lecteur : ce Monsieur nous assomme avec son enthousiasme. Il ne saurait parler musique sans tomber en extase. Beethoven est un dieu pour lui ; à la simple audition de son nom, il se prosterne. Rien n'égale, à l'en croire, les œuvres de Beethoven ; c'est toujours beau, toujours grand, original, énergique, rêveur, touchant, sentimental, passionné, fougeux, entraînant ; c'est le point culminant de la poésie, c'est le ciel de l'art. En vérité, on n'est pas plus insupportable. » Voilà ce que diront beaucoup de gens. Pourtant est-ce notre faute à nous si Beethoven est…. Beethoven ? si ses œuvres consternent d'admiration, confondent, écrasent ? D'ailleurs on ne saurait, sans injustice, nous accuser de fermer les yeux sur les imperfections par lesquelles son génie se rattache à l'humanité. N'avons nous pas, plus d'une fois, déploré l'existencc de certaines compositions prétendues religieuses, dont l'effet était, hélas ! bien différent de celui que nous avons à constater quand il s'agit de ses symphonies ? Aujourd'hui encore, ne devons-nous pas signaler comme un fait triste, mais remarquable dans les annales de l'art, la révolte ouverte de la salle entière contre le Credo de sa messe solennelle ? Morceau dont quelques passages grandioses ne sauraient suffire à racheter le défaut de clarté, l'absence de véritable inspiration, plusieurs duretés d'harmonie et une disposition vocale des plus désavantageuses. Quant au reproche de ne savoir parler musique, sans tomber en extase, pardieu il ne me serait pas difficile d'y répondre ! Si l'occasion se présentait d'analyser certaines productions qui reçoivent aussi le nom de musique en langage ordinaire, peut-être bien le vocabulaire admiratif serait-it remplacé par des épithètes d'une étrange sonorité à l'oreille des auteurs…..

Mais revenons à Beethoven, et parlons de son chef-d'œuvre avec le plus de calme et de sang-froid qu'il nous sera possible. Le premier morceau de la symphome en ut mineur qui ouvrait le concert, est consacré à la peinture des sentimens désordonnés qui bouleversent une grande âme en proie au désespoir ; non ce désespoir concentré, calme, qui emprunte les apparences de la résignation ; non pas cette douleur sombre et muette de Roméo apprenant la mort de Juliette, mais bien la fureur terrible d'Othello recevant de la bouche d'Iago les calomnies empoisonnées qui le persuadent du crime de Desdemona. C'est tantôt un délire frénétique qui éclate en cris effrayans ; tantôt un abattement excessif qui n'a que des accens de regret et se prend en pitié lui-même ; tantôt un débordement d'imprécations, une rage inouïe qui va jusqu'aux convulsions, à l'évanouissement. Ce dernier mot va faire rire bien des gens, à coup sûr ; comment peindre un évanouissement en musique ? — A la vérité je ne saurais ici vous donner la recette, le procédé, la règle, aux moyens desquels on obtient ce résultat. Tout ce que je sais c'est que ces hoquets de l'orchestre, ces accords dialogués entre les instrumens à vent qui vont et viennent en s'affaiblissant toujours comme la respiration pénible d'un mourant, puis font place à une phrase pleine de violence où l'orchestre semble se relever ranimé par un éclair de colère, m'ont impressionné musicalement, à peu près comme pourrait le faire la représentation dramatique d'une scène de cette nature

a – Par quels procédés Berliz dialogue-t-il avec son lectorat ?

b – Comment parvient-il à parler d'une création artistique qui ne peut être reproduite dans l'espace du journal (et que le lecteur n'a peut-être jamais entendue) ?

2 – Baudelaire critique d'art, dans la presse et dans *Les Fleurs du Mal*

2.1. - Baudelaire, « Exposition universelle – 1855. Beaux-Arts. II – Eugène Delacroix », *Le Pays*, 3 juin 1855, reproduit dans *Baudelaire journaliste. Articles et chroniques*, éd. Alain Vaillant, Paris, Flammarion, coll. « GF », 2011, p. 187-195.

En face des trente-cinq tableaux de M. Delacroix, la première idée qui s'empare du spectateur est l'idée d'une vie bien remplie, d'un amour opiniâtre, incessant de l'art. Quel est le meilleur tableau ? on ne saurait le trouver ; le plus intéressant ? on hésite. On croit découvrir par-ci par-là des échantillons de progrès ; mais si de certains tableaux plus récents témoignent que certaines importantes qualités ont été poussées à outrance, l'esprit impartial perçoit avec confusion que dès ses premières productions, dès sa jeunesse (*Dante et Virgile aux enfers* est de 1822), M. Delacroix fut grand. Quelquefois il a été plus délicat, quelquefois plus singulier, quelquefois plus peintre, mais toujours il a été grand.

[…]

Par le premier et rapide coup d'œil jeté sur l'ensemble de ces tableaux, et par leur examen minutieux et attentif, sont constatées plusieurs vérités irréfutables. D'abord il faut remarquer, et c'est très-important, que, vu à une distance trop grande pour analyser ou même comprendre le sujet, un tableau de Delacroix a déjà produit sur l'âme une impression riche, heureuse ou mélancolique. On dirait que cette peinture, comme les sorciers et les magnétiseurs, projette sa pensée à distance. Ce singulier phénomène tient à la puissance du coloriste, à l'accord parfait des tons, et à l'harmonie (préétablie dans le cerveau du peintre) entre la couleur et le sujet. Il semble que cette couleur, qu'on me pardonne ces subterfuges de langage pour exprimer des idées fort délicates, pense par elle-même, indépendamment des objets qu'elle habille. Puis ces admirables accords de sa couleur font souvent rêver d'harmonie et de mélodie, et l'impression qu'on emporte de ses tableaux est souvent quasi musicale. Un poëte a essayé d'exprimer ces sensations subtiles dans des vers dont la sincérité peut faire passer la bizarrerie :

> Delacroix, lac de sang, hanté des mauvais anges,
> Ombragé par un bois de sapins toujours vert,
> Où, sous un ciel chagrin, des fanfares étranges
> Passent comme un soupir étouffé de Weber.

Lac de sang : le rouge ; — *hanté des mauvais anges :* surnaturalisme ; —*un bois toujours vert :* le vert, complémentaire du rouge ; — *un ciel chagrin* : les fonds tumultueux et orageux de ses tableaux ; — *les fanfares et Weber* : idées de musique romantique que réveillent les harmonies de sa couleur.

Du dessin de Delacroix, si absurdement, si niaisement critiqué, que faut-il dire, si ce n'est qu'il est des vérités élémentaires complètement méconnues ; qu'un bon dessin n'est pas une ligne dure, cruelle, despotique, immobile, enfermant une figure comme une camisole de force ; que le dessin doit être comme la nature, vivant et agité ; que la simplification dans le dessin est une monstruosité, comme la tragédie dans le monde dramatique ; que la nature nous présente une série infinie de lignes courbes, fuyantes, brisées, suivant une loi de génération impeccable, où le parallélisme est toujours indécis et sinueux, où les concavités et les convexités se correspondent et se poursuivent ; que M. Delacroix satisfait admirablement à toutes ces conditions et que, quand même son dessin laisserait percer quelquefois des défaillances ou des outrances, il a au moins cet immense mérite d'être une protestation perpétuelle et efficace contre la barbare invasion de la ligne droite, cette

ligne tragique et systématique, dont actuellement les ravages sont déjà immenses dans la peinture et dans la sculpture ?

Une autre qualité, très-grande, très-vaste, du talent de M. Delacroix, et qui fait de lui le peintre aimé des poëtes, c'est qu'il est essentiellement littéraire. Non seulement sa peinture a parcouru, toujours avec succès, le champ des hautes littératures, non seulement elle a traduit, elle a fréquenté Arioste, Byron, Dante, Walter Scott, Shakespeare, mais elle sait révéler des idées d'un ordre plus élevé, plus fines, plus profondes que la plupart des peintures modernes. Et remarquez bien que ce n'est jamais par la grimace, par la minutie, par la tricherie de moyens, que M. Delacroix arrive à ce prodigieux résultat ; mais par l'ensemble, par l'accord profond, complet, entre sa couleur, son sujet, son dessin, et par la dramatique gesticulation de ses figures.

Edgar Poe dit, je ne sais plus où, que le résultat de l'opium pour les sens est de revêtir la nature entière d'un intérêt surnaturel qui donne à chaque objet un sens plus profond, plus volontaire, plus despotique. Sans avoir recours à l'opium, qui n'a connu ces admirables heures, véritables fêtes du cerveau, où les sens plus attentifs perçoivent des sensations plus retentissantes, où le ciel d'un azur plus transparent s'enfonce comme un abîme plus infini, où les sons tintent musicalement, où les couleurs parlent, où les parfums racontent des mondes d'idées ? Eh bien, la peinture de Delacroix me paraît la traduction de ces beaux jours de l'esprit. Elle est revêtue d'intensité et sa splendeur est privilégiée. Comme la nature perçue par des nerfs ultra-sensibles, elle révèle le surnaturalisme.

Que sera M. Delacroix pour la postérité ? Que dira de lui cette redresseuse de torts ? Il est déjà facile, au point de sa carrière où il est parvenu, de l'affirmer sans trouver trop de contradicteurs. Elle dira, comme nous, qu'il fut un accord unique des facultés les plus étonnantes ; qu'il eut comme Rembrandt le sens de l'intimité et la magie profonde, l'esprit de combinaison et de décoration comme Rubens et Lebrun, la couleur féerique comme Véronèse, etc. ; mais qu'il eut aussi une qualité *sui generis,* indéfinissable et définissant la partie mélancolique et ardente du siècle, quelque chose de tout à fait nouveau, qui a fait de lui un artiste unique, sans générateur, sans précédent, probablement sans successeur, un anneau si précieux qu'il n'en est point de rechange, et qu'en le supprimant, si une pareille chose était possible, on supprimerait un monde d'idées et de sensations, on ferait une lacune trop grande dans la chaîne historique

a – Comment Baudelaire aborde-t-il l'œuvre de Delacroix ? Sa démarche vous paraît-elle objective ?

b – Les quelques vers insérés au milieu de la critique sont l'œuvre de Baudelaire, qui les a reproduits dans « Les Phares » (cf. ci-dessous). Quel effet produit l'irruption du poète au milieu d'un article théorique ? Que peut-on en déduire sur les rapports entre la presse et la poésie chez Baudelaire ?

2.2 – Baudelaire, « Les Phares », *Les Fleurs du mal*, section « Spleen et idéal », poème VI

Rubens, fleuve d'oubli, jardin de la paresse,
Oreiller de chair fraîche où l'on ne peut aimer,
Mais où la vie afflue et s'agite sans cesse,
Comme l'air dans le ciel et la mer dans la mer ;

Léonard de Vinci, miroir profond et sombre,
Où des anges charmants, avec un doux souris

Tout chargé de mystère, apparaissent à l'ombre
Des glaciers et des pins qui ferment leur pays ;

Rembrandt, triste hôpital tout rempli de murmures,
Et d'un grand crucifix décoré seulement,
Où la prière en pleurs s'exhale des ordures,
Et d'un rayon d'hiver traversé brusquement ;

Michel-Ange, lieu vague où l'on voit des Hercules
Se mêler à des Christs, et se lever tout droits
Des fantômes puissants qui dans les crépuscules
Déchirent leur suaire en étirant leurs doigts ;

Colères de boxeur, impudences de faune,
Toi qui sus ramasser la beauté des goujats,
Grand cœur gonflé d'orgueil, homme débile et jaune,
Puget, mélancolique empereur des forçats ;

Watteau, ce carnaval où bien des cœurs illustres,
Comme des papillons, errent en flamboyant,
Décors frais et léger éclairés par des lustres
Qui versent la folie à ce bal tournoyant ;

Goya, cauchemar plein de choses inconnues,
De fœtus qu'on fait cuire au milieu des sabbats,
De vieilles au miroir et d'enfants toutes nues,
Pour tenter les démons ajustant bien leurs bas ;

Delacroix, lac de sang hanté des mauvais anges,
Ombragé par un bois de sapins toujours vert,
Où, sous un ciel chagrin, des fanfares étranges
Passent, comme un soupir étouffé de Weber ;

Ces malédictions, ces blasphèmes, ces plaintes,
Ces extases, ces cris, ces pleurs, ces *Te Deum,*
Sont un écho redit par mille labyrinthes ;
C'est pour les cœurs mortels un divin opium !

C'est un cri répété par mille sentinelles,
Un ordre renvoyé par mille porte-voix ;
C'est un phare allumé sur mille citadelles,
Un appel de chasseurs perdus dans les grands bois !

Car c'est vraiment, Seigneur, le meilleur témoignage
Que nous puissions donner de notre dignité
Que cet ardent sanglot qui roule d'âge en âge
Et vient mourir au bord de votre éternité !

3 - Franz Durupt, « No Man's Sky, le vide du voyageur intergalactique », *Libération*, 4 septembre 2016

On se retrouve parfois devant No Man's Sky[15] comme devant la vie : se demandant, accablé par la solitude, qui l'on est, d'où l'on vient, ce que l'on fait là, et à quoi bon tout ça après tout. Mais la différence majeure entre ce jeu et la vie, c'est que dans No Man's Sky, on peut monter dans son vaisseau, traverser les nuages, se retrouver dans l'espace en moins de deux, et aller voir sur une autre planète si l'existence y est plus agréable. Il y a en effet l'embarras du choix : le jeu compte 18 446 744 073 709 551 616 planètes potentielles. Ce qui fait tout de même, en admettant que toute l'humanité se mette à y jouer, plus de 2,5 milliards de planètes par personne. Ou bien, si une planète était découverte chaque seconde, 585 milliards d'années pour toutes les découvrir. Autant dire que jamais un jeu vidéo n'avait proposé une telle surface à explorer.

D'où la première question que l'on se pose, avant même d'avoir posé les mains sur le jeu, et en sachant que le studio britannique qui l'a développé, Hello Games, était constitué d'une quinzaine de personnes au maximum : mais qui donc a créé tous ces mondes ? Le démiurge, en l'occurrence, c'est la «génération procédurale»[16] : les développeurs ont conçu un certain nombre d'éléments (textures, tiges, troncs, feuillages, bulbes, têtes, corps, pattes d'animaux, etc.) qui, liés entre eux par des algorithmes, font que chaque planète est différente des autres, avec sa propre végétation et sa propre faune. Le danger, c'est que l'univers pourrait très vite perdre toute cohérence. Et pourtant, si le jeu frappe souvent par ses visions surréalistes (on peut y croiser de petits dinosaures dont la tête ressemble à une pastèque, par exemple), quelque chose fait que notre crédulité ne se suspend jamais vraiment.

Car c'est le plaisir de découvrir qui guide le joueur, plus que ce qui est découvert. No Man's Sky est un pur jeu d'exploration ; c'est aussi une ode à l'errance et à la solitude, qui ramène le joueur à une forme de vide existentiel - et lui demande de s'en contenter. La solitude d'abord : la seule interaction possible avec d'autres joueurs, c'est de laisser une trace de son passage en nommant à sa guise les planètes, les plantes et les animaux que l'on découvre - autant d'informations partagées sur des serveurs. On tombe parfois, légèrement attristé, sur une planète déjà découverte par un certain kravnet88. On a beau savoir alors que, vu la taille du lieu, il est improbable qu'on passe aux mêmes endroits que lui, c'est un peu comme arriver devant une étendue neigeuse à la perfection abîmée par quelques empreintes de pas. L'errance, elle, se joue à des échelles ridiculement différentes. La plus petite d'abord : sur une belle planète à la végétation chatoyante, des herbes aux tons rose et jaune qui varient au gré du vent, où de mignons rongeurs se promènent gaiement, on pourra déambuler des dizaines d'heures, à aller de base en base pour commercer avec des extraterrestres peu bavards et améliorer son vaisseau, son inventaire et ses armes, etc. C'est qu'il faudra se défendre face aux sentinelles qui veulent empêcher qu'on exploite les ressources, elles-mêmes nécessaires pour gagner de l'argent et améliorer son vaisseau, son inventaire et ses armes, etc. Oui, c'est parfois laborieux ; on finira donc par quitter les lieux. Et voilà l'errance à grande échelle : une fois un système et ses quatre ou cinq planètes explorés, il faut continuer sa route. Mais où ? Chaque système voisin, chaque planète de ce système abrite toutes les promesses et autant de déceptions potentielles. A quoi bon alors choisir celui-ci plutôt qu'un autre ? Et à quoi bon finalement continuer à jouer, puisque tout cela pourrait durer indéfiniment ?

---

[15] No Man's Sky est un jeu vidéo d'exploration spatiale sorti en août 2016. Son nouveau mécanisme de jeu permettant de visiter un univers immense a rencontré un grand succès (mais aussi suscité plusieurs controverses, suite aux promesses non tenu de ses concepteurs).

[16] Comme son nom l'indique la génération procédurale permet de « générer » un grand nombre d'objets virtuels en combinant des règles (ou « procédures »). Le jeu vidéo *Minecraft* est une illustration très populaire de ce principe qui permet de créer des mondes immenses sans encombrer la mémoire de l'ordinateur.

Pour combler le vertige procuré par cette abyssale liberté, le jeu propose une quête : atteindre le centre de la galaxie, censé receler un secret dont on ne sait rien, puisqu'on a préféré traînasser au lieu de progresser dans l'intrigue. Certains joueurs trouvent le résultat très décevant, mais No Man's Sky pouvait difficilement ne pas les décevoir. Dévoilé sur PS4 fin 2013, propulsé jeu star par Sony qui en a fait un étendard de sa console, il est immédiatement devenu une sensation de la scène indépendante, porteur d'attentes démesurées. A l'époque, le fondateur de Hello Games, Sean Murray, promettait déjà un jeu infini. Y pulluleraient des animaux, des plus petits aux plus gigantesques. Puis les développeurs annonçaient que la gravité varierait d'une planète à l'autre, que l'on pourrait se poser sur des astéroïdes. Ils promettaient des combats spatiaux dantesques. Pendant ce temps, certains joueurs se faisaient des films, prêtant au jeu des intentions qu'il n'avait pas. Autant de choses qui, au terme de presque trois années d'attente et de reports, se retournent contre No Man's Sky. Croyant que les créateurs du jeu leur sont redevables de quelque chose, de nombreux joueurs se déchaînent aujourd'hui contre eux, demandent remboursement. Certains ont lancé des menaces de mort. Ils croyaient que ce serait grandiose et époustouflant de bout en bout ; finalement c'est parfois triste, répétitif, frustrant et décevant. Un peu comme la vie.

a – Tout en portant sur une création bien différente (un jeu vidéo), cette critique s'inscrit-elle dans la continuité des extraits précédents de Berlioz et Baudelaire ?

b – Au-delà du sujet de sa chronique, le critique parvient-il à aborder des questionnements plus génériques ?

Zola et la presse : engagement militant à l'ère des grands réseaux d'information – 10 novembre 2016

Sur ce thème, cf. également le texte de Jules Paton, extrait 2 de « La chronique sous la monarchie de Juillet ».

1 – Honoré Balzac, « Chronique de la Presse », *La Revue Parisienne*, 1840

M. Havas a une agence que personne n'a intérêt à divulguer, ni les ministères, ni les journaux d'opposition. Voici pourquoi. M. Havas a des correspondances dans le monde entier; il reçoit tous les journaux de tous les pays du globe, lui, le premier. Aussi est-il logé rue Jean-Jacques-Rousseau, en face de l'hôtel des Postes pour ne pas perdre une minute. On le laisse ainsi maître de tous les secrets, en dehors dés secrets diplomatiques, car la seule chose qu'il ignore c'est ce que pensent* M. de Palhen ou M. d'Appony ; mais à une condition; il donne au président du conseil, à son lever, un petit bulletin universel, parfaitement rédigé, qui résulte du dépouillement de toutes les correspondances et de tous les journaux.

Tout les journaux de Paris ont renoncé, par des motifs d'économie, à faire, pour leur compte, les dépenses auxquelles M. Havas se livre d'autant plus en grand qu'il a maintenant un monopole, et tous les journaux, dispensés de traduire comme autrefois les journaux étrangers et d'entretenir des agents, subventionnent M. Havas par une somme mensuelle pour recevoir de lui, à heure fixe, les nouvelles de l'étranger. A leur insu, ou de science certaine, les journaux n'ont que ce que le premier ministre leur laisse publier. Puis, M. Havas les traite selon la quotité de leur abonnement.

Si les Débats donnent cent écus par mois, ils ont telle ou telle nouvelle avant les autres. S'il y a vingt journaux, et que la moyenne de leur abonnement avec M. Havas soit de deux cents francs, M. Havas reçoit d'eux quatre mille francs par mois. Il en reçoit six mille du ministère pour un singulier service que nous allons vous expliquer. Comprenez-vous maintenant la pauvre uniformité des nouvelles étrangère! dans tous les journaux? Chacun teint en blanc, en vert, en rouge ou en bleu la nouvelle que lui envoie M. Havas, le Maître-Jacques de la Presse. Sur ce point, il n'y a qu'un journal, fait par lui, et à la source duquel puisent tous les journaux.

2 – Émile Zola, « Le lecteur du *Petit Journal* », *Le Petit Journal*, 1865

Le lecteur du *Petit Journal*.

Je m'impose une rude tâche aujourd'hui. Il me faut photographier toute une foule ; une foule d'un million de têtes.

Vous comprenez que je ne puis vous décrire le nez de celui-ci et les yeux de celui-là, la fille et la mère, le père et le fils. Si je tenais à vous donner la ressemblance physique du héros que j'ai choisi, je devrais réunir une armée au Champ-de-Mars, poser mon appareil au Trocadéro et tirer une épreuve gigantesque, plaine vivante, horizon de faces humaines.

Mon héros est homme et femme, enfant et vieillard, beau et laid, riche et pauvre. Il a la grâce modeste de la jeune fille et la douce austérité de la mère, la turbulence de l'adolescent et la gravité de l'homme fait ; il porte la jupe d'indienne et la jupe de soie, la blouse bleue et l'habit noir ; il habite chaque étage, le premier et le cinquième, et vit dans la pauvreté et dans le luxe. En un mot, il a tous les visages, tous les sexes, tous les âges, tous les vêtements, toutes les conditions. C'est une nation, une société complète.

La nuit dernière, j'ai eu un rêve. J'ai vu, dans la nuit du sommeil, se dresser une figure étrange, une créature faite de toutes les créatures, un géant colossal résumant un peuple entier. […]

« Tu sais ce qu'il me faut pour vivre et pour me tenir en bonne santé : une ou deux heures de distraction chaque soir, la lecture d'un journal où je trouve les événements du jour, et une suite de récits intéressants et variés.

« Je suis un bon enfant, une nature simple et droite, et je veux être récréé honnêtement. Comme j'ai en moi tous les sentiments de l'humanité, je désire qu'aucun de ces sentiments ne soit blessé ; comme je représente une société entière, je tiens à ce qu'aucun membre de cette société ne soit attaqué. » […]

Puis, tout à coup, une transformation s'est opérée. De toute cette Vision, il n'est resté qu'une chose : un exemplaire du *Petit Journal*.

3 – La campagne de publicité autour de *Nana* (fin 1879 – début 1881)

Neuvième roman du cycle des *Rougon-Macquart, Nana* a été publié en feuilleton entre le 16 octobre 1879 et le 5 février 1880.

4 – Émile Zola, *L'Argent*

Dix-huitième roman du cycle des *Rougon-Macquart, L'Argent*

Depuis quelque temps, Jantrou nourrissait des idées neuves de publicité. Il songeait d'abord à écrire une brochure, une vingtaine de pages sur les grandes entreprises que lançait l'Universelle, mais en leur donnant l'intérêt d'un petit roman, dramatisé en un style familier ; et il voulait inonder la province de cette brochure, qu'on distribuerait pour rien, au fond des campagnes les plus reculées. Ensuite, il projetait de créer une agence qui rédigerait et ferait autographier un bulletin de la Bourse, pour l'envoyer à une centaine des meilleurs journaux des départements : on leur ferait cadeau de ce bulletin, ou ils le paieraient un prix dérisoire, et l'on aurait bientôt ainsi dans les mains une arme puissante, une force avec laquelle toutes les

maisons de banque rivales seraient obligées de compter. Les minutes s'écoulaient, tous deux en étaient venus à régler l'emploi des fonds de la publicité pour le trimestre, les subventions à payer aux grands journaux, le terrible bulletinier d'une maison adverse dont il fallait acheter le silence, une part à prendre dans la mise aux enchères de la quatrième page d'une très ancienne feuille, très respectée. Et, de leur prodigalité, de tout cet argent qu'ils jetaient de la sorte en vacarme, aux quatre coins du ciel, se dégageait surtout leur dédain immense du public, le mépris de leur intelligence d'hommes d'affaires pour la noire ignorance du troupeau, prêt à croire tous les contes, tellement fermé aux opérations compliquées de la Bourse, que les raccrochages les plus éhontés allumaient les passants et faisaient pleuvoir les millions […]

Jantrou avait réservé pour ce moment-là une poussée dernière de réclames, la plus tonitruante des fanfares qu'on eût soufflée depuis longtemps dans les trompettes de la publicité ; et il courut même une plaisanterie, on raconta qu'il avait fait tatouer ces mots : Achetez de l'Universelle, aux petits coins les plus secrets et les plus délicats des dames aimables, en les lançant dans la circulation. D'ailleurs, il venait d'exécuter enfin son grand coup, l'achat de la Cote financière, ce vieux journal solide, qui avait derrière lui une honnêteté impeccable de douze ans. Cela avait coûté cher, mais la sérieuse clientèle, les bourgeois trembleurs, les grosses fortunes prudentes, tout l'argent qui se respecte se trouvait conquis […]

En quinze jours, à la Bourse, on atteignit le cours de quinze cents ; et, dans la dernière semaine d'août, par bonds successifs, il était à deux mille. L'engouement s'était encore exaspéré, l'accès allait en s'aggravant à chaque heure, sous l'épidémique fièvre de l'agio. On achetait, on achetait, même les plus sages, dans la conviction que ça monterait encore, que ça monterait sans fin. C'étaient les cavernes mystérieuses des Mille et une Nuits qui s'ouvrirent, les incalculables trésors des califes qu'on livrait à la convoitise de Paris. Tous les rêves, chuchotés depuis des mois, semblaient se réaliser devant l'enchantement public : le berceau de l'humanité réoccupé, les antiques cités historiques du littoral ressuscitées de leur sable, Damas, puis Bagdad, puis l'Inde et la Chine exploitées, par la troupe envahissante de nos ingénieurs.

Journalisme de données et journalisme d'investigation

De l'affaire Dreyfus aux *Panama Papers*

1 – Emile Zola, « J'accuse », article publié dans *L'Aurore*, le 13 janvier 1898

Lettre à M. Félix Faure, Président de la République

Monsieur le Président,

Me permettez-vous, dans ma gratitude pour le bienveillant accueil que vous m'avez fait un jour, d'avoir le souci de votre juste gloire et de vous dire que votre étoile, si heureuse jusqu'ici, est menacée de la plus honteuse, de la plus ineffaçable des taches ? Vous êtes sorti sain et sauf des basses calomnies, vous avez conquis les cœurs. Vous apparaissez rayonnant dans l'apothéose de cette fête patriotique que l'alliance russe a été pour la France, et vous vous préparez à présider au solennel triomphe de notre Exposition Universelle, qui couronnera notre grand siècle de travail, de vérité et de liberté. Mais quelle tache de boue sur votre nom - j'allais dire sur votre règne - que cette abominable affaire Dreyfus ! Un conseil de guerre vient, par ordre, d'oser acquitter un Esterhazy, soufflet suprême à toute vérité, à toute justice. Et c'est fini, la France a sur la joue cette souillure, l'histoire écrira que c'est sous votre présidence qu'un tel crime social a pu être commis. Puisqu'ils ont osé, j'oserai aussi, moi. La vérité, je la dirai, car j'ai promis de la dire, si la justice, régulièrement saisie, ne la faisait pas, pleine et entière. Mon devoir est de parler, je ne veux pas être complice. Mes nuits seraient hantées par le spectre de l'innocent qui expie là-bas, dans la plus affreuse des tortures, un crime qu'il n'a pas commis. Et c'est à vous, monsieur le Président, que je la crierai, cette vérité, de toute la force de ma révolte d'honnête homme. Pour votre honneur, je suis convaincu que vous l'ignorez. Et à qui donc dénoncerai-je la tourbe malfaisante des vrais coupables, si ce n'est à vous, le premier magistrat du pays ?

[…]

Mais cette lettre est longue, monsieur le Président, et il est temps de conclure. J'accuse le lieutenant-colonel du Paty de Clam d'avoir été l'ouvrier diabolique de l'erreur judiciaire, en inconscient, je veux le croire, et d'avoir ensuite défendu son oeuvre néfaste, depuis trois ans, par les machinations les plus saugrenues et les plus coupables.

J'accuse le général Mercier de s'être rendu complice, tout au moins par faiblesse d'esprit, d'une des plus grandes iniquités du siècle.

J'accuse le général Billot d'avoir eu entre les mains les preuves certaines de l'innocence de Dreyfus et de les avoir étouffées, de s'être rendu coupable de ce crime de lèse- humanité et de lèse-justice, dans un but politique et pour sauver l'état-major compromis.

J'accuse le général de Boisdeffre et le général Gonse de s'être rendus complices du même crime, l'un sans doute par passion cléricale, l'autre peut-être par cet esprit de corps qui fait des bureaux de la guerre l'arche sainte, inattaquable.

J'accuse le général de Pellieux et le commandant Ravary d'avoir fait une enquête scélérate, j'entends par là une enquête de la plus monstrueuse partialité, dont nous avons, dans le rapport du second, un impérissable monument de naïve audace.

J'accuse les trois experts en écritures, les sieurs Belhomme, Varinard et Couard, d'avoir fait des rapports mensongers et frauduleux, à moins qu'un examen médical ne les déclare atteints d'une maladie de la vue et du jugement.

J'accuse les bureaux de la guerre d'avoir mené dans la presse, particulièrement dans L'Éclair et dans L'Écho de Paris, une campagne abominable, pour égarer l'opinion et couvrir leur faute.

J'accuse enfin le premier conseil de guerre d'avoir violé le droit, en condamnant un accusé sur une pièce restée secrète, et j'accuse le second conseil de guerre d'avoir couvert cette illégalité, par ordre, en commettant à son tour le crime juridique d'acquitter sciemment un coupable.

En portant ces accusations, je n'ignore pas que je me mets sous le coup des articles 30 et 31 de la loi sur la presse du 29 juillet 1881, qui punit les délits de diffamation. Et c'est volontairement que je m'expose.

Quant aux gens que j'accuse, je ne les connais pas, je ne les ai jamais vus, je n'ai contre eux ni rancune ni haine. Ils ne sont pour moi que des entités, des esprits de malfaisance sociale. Et l'acte que j'accomplis ici n'est qu'un moyen révolutionnaire pour hâter l'explosion de la vérité et de la justice.

Je n'ai qu'une passion, celle de la lumière, au nom de l'humanité qui a tant souffert et qui a droit au bonheur. Ma protestation enflammée n'est que le cri de mon âme. Qu'on ose donc me traduire en cour d'assises et que l'enquête ait lieu au grand jour ! J'attends.

Veuillez agréer, monsieur le Président, l'assurance de mon profond respect.

2 – Albert Londres, « Notre enquête au bagne. Un scandale : la vie des libérés », *Le Petit Parisien*, 5 septembre 1923, p. 1

Consulter en ligne : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k605497k.r=%22le%20doublage%22?rk=42918;4

Nous touchons à une grave erreur du bagne.

C'est la loi, mais la loi s'est trompée.

Répétons-nous encore une fois. Quand un homme est condamné à cinq ou sept ans de travaux forcés, sa peine achevée, il doit demeurer encore cinq ou sept ans en Guyane. C'est ce que l'on appelle le doublage.

Quand un homme est condamné à huit ans et plus : ce n'est pas alors pour lui : quitte et double, mais quitte et crève. Il doit rester toute sa vie sur le Maroni.

Bien.

La loi a pris cette mesure pour deux motifs : 1° l'amendement du condamné ; 2° les besoins de la colonisation.

Très bien.

La loi prévoit que le transporté libéré pourra recevoir une concession.

Bravo !

Or, à ce jour, l'effectif des libérés est 2.448.

Souvenez-vous, s'il vous plait, de ce troupeau hagard d'hommes avilis que je vous montrais, l'autre jour, rôdant par les rues indifférentes et cruelles de Saint-Laurent-du-Maroni.

Deux mille quatre cent quarante-huit blancs sans toit, sans vêtement — évidemment, ils ne se promènent pas tout nus — sans vêtement quand même, sans pâture, sans travail et sans l'espoir d'une embauche. Tous ont faim. Ce sont des chiens sans propriétaire.

Leur peine est finie. Ils ont payé. A-t-on le droit, pour la même faute, de condamner un homme deux fois ?

Laissons la théorie. Regardons encore la réalité.

Deux mille quatre cent quarante-huit individus, le moral anéanti, le physique dégradé, et vivant comme des bêtes galeuses qu'on chasse de toutes parts. On leur a assigné un espace et, dans cet espace, ils grouillent, ils maudissent le jour, ils se saoulent, ils s'entre-tuent. Voilà l'amendement !

Ils sont assis sur ce trottoir, sombres lazaroni. Vous passez, ils ouvrent un œil et se rendorment. Voilà la colonisation !

Pourquoi ?

Parce que les concessions, c'est de la blague ! On en compte sept ou huit (2.448 libérés !).

Font-ils leurs affaires, ces sept ou huit nababs du Maroni ? Ils vivotent. Ce qui pousse, ils le portent au marché dans le creux de la main. Encore ne vendent-ils pas tout. Si petite que soit l'offre, elle dépasse la demande, en Guyane.

Un seul, Piron, ex-maire de Gentilly, menait bien sa maison. On le trouva, l'autre matin, dans son carbet, la tête d'un côté, le corps de l'autre. Le sabre d'abatis, instrument de cet ouvrage, gisait encore sanglant sur le parquet. Des voisins avaient rendu visite à Piron…

3 – Maxime Vaudano et Jérémie Baruch, « Panama Papers : comment *Le Monde* a travaillé sur plus de 11 millions de fichiers

Consulter en ligne : http://www.lemonde.fr/panama-papers/article/2016/04/03/panama-papers-comment-le-monde-a-travaille-sur-plus-de-11-millions-de-fichiers_4894836_4890278.html

Le Monde et 108 médias internationaux ont commencé dimanche 3 avril la publication des « Panama papers », série de révélations sur les paradis fiscaux. Pendant près d'un an, nous avons travaillé sur une gigantesque base de données interne du cabinet panaméen Mossack Fonseca, l'un des leaders mondiaux de la domiciliation de sociétés offshore.

Comme tous les médias partenaires du Consortium international de journalistes d'investigation (ICIJ), Le Monde a eu accès à un peu plus de 11,4 millions de documents, pour un total de plus de 2,6 téraoctets de données. Soit plusieurs décennies de lecture jour et nuit si l'on veut aller d'un bout à l'autre de la base de données – sans compter la complexité de certains dossiers.

La première partie des documents constitue un registre des 214 488 structures offshore créées ou administrées par le groupe Mossack Fonseca entre sa création en 1977 et la fin de l'année 2015. Un registre qui pourrait être public, si le cabinet d'affaires n'était pas abrité dans des paradis fiscaux. Comme dans un document issu du registre du commerce en France, on y retrouve les dates importantes de la structure (création, dissolution), l'identité de l'intermédiaire financier qui est intervenu (banque, avocat fiscaliste) et les noms des actionnaires et administrateurs de la société – qui sont souvent des prête-noms. (…)

Mais l'essentiel de la richesse de la base de données vient d'e-mails et de courriers scannés qui retracent le fonctionnement quotidien du groupe Mossack Fonseca. On y retrouve aussi bien des correspondances internes entre les employés du groupe que les communications avec leurs clients, qui en disent souvent bien plus que les documents administratifs.

Si l'immense majorité des documents sont en anglais (mondialisation des paradis fiscaux oblige), certains sont en français, en espagnol, en chinois et en russe.

La technologie a rendu possible l'exploration de cette masse immense de données. L'ICIJ a mis à notre disposition des outils performants pour effectuer des recherches dans les « Panama papers » (y compris les documents scannés, grâce à un système de reconnaissance textuelle). Un moteur de recherche nous a permis de naviguer plus facilement au sein des données, en partant d'un nom, d'une société ou d'une expression.

Pour faire face à une telle base de données, il existe deux types d'approche. La première est lancer une recherche à partir de termes qui peuvent permettre de tirer un premier fil. (…)

La seconde approche, plus méthodique, requiert de créer des listes en amont. Plutôt que de rechercher « parlementaire français », il s'agit de récupérer la liste complète des parlementaires français, sur les sites de l'Assemblée nationale, du Sénat et du Parlement européen, et de lancer une recherche systématique grâce aux outils mis en place par l'ICIJ.

Ainsi, outre une recherche méthodique sur les parlementaires français et européens, nous avons épluché la liste Challenges des 500 Français les plus riches (et son corollaire à l'international, la liste Forbes), les organigrammes des principaux partis politiques français, la liste des ministres français depuis les années 1980, les administrateurs du CAC 40, les personnalités préférées des Français, les personnes citées dans des affaires politico-judiciaires depuis 2000, les chefs d'Etat et de gouvernement du monde entier ou encore les joueurs de l'équipe de France de football. Sans oublier les noms des actionnaires du Monde, qui ont été inclus dans ces recherches.

Quand un nom ou un thème présentait de l'intérêt en apparaissant dans la base de données, il a encore fallu s'atteler à décrypter toute la correspondance afférente à la coquille offshore visée. Quand une même personne détient cinq sociétés différentes dans autant de juridictions pour créer des montages financiers complexes, le temps de recherche et d'analyse pour comprendre les tenants et les aboutissants est exponentiel.

Le fait divers : la tentation de fictionnaliser le réel

1 – Les premiers « faits divers » : « Faits Divers — Accidents — Sinistres », *La Presse*, 6 février 1837.

Les froids-brusques et subits qui se sont manifestés dans l'ouest de la France le 25 décembre, après des pluies abondantes et de longue durée, ont, en conservant pendant plusieurs jours une intensité croissante, surpris les oiseaux chanteurs et ont amené, leur perte. Les habitants des côtes d'Oleron ont trouvé leurs grèves jonchées de chardonnerets, de pinsons, de rouge-gorges et de bruants. C'est à pleins sacs que ces malheureux oiseaux, jetés sur les flots comme épaves et complètement gelés, ont été ramassés par les habitants. On assure qu'à Mauzé les perdrix étaient tellement engourdies qu'on les tuait à coup de bâtons, et qu'à Surgères les alouettes venaient se faire prendre par milliers. Tous ces oiseaux, chassés par les neiges et l'intensité du froid, se sont avancés sur les côtes où la température est toujours plus élevée que dans les terres d'autres ont cherché à gagner les dunes sablonneuses d'Oléron, et auront jonché la mer de leurs cadavres saisis par le froid. Les bosquets dés Deux-Sèvres, de la Vendée, de la Charente seront veufs cette année de leurs habitants ailẽs.

Une énorme pierre s'est détachée du clocher neuf de la cathédrale de Chartres dans la nuit du 31 janvier, et est tombée avec un grand fracas du côté de la porte royale. A l'examen que l'on a fait de ce clocher, on a reconnu que d'autres blocs menaçaient encore de tomber.

Le 4, vers neuf heures, le feu a pris dans le magasin de M. B. libraire passage Choiseul. L'incendie, dont le foyer avait d'abord éclaté dans les tuyaux d'un poêle, menaçait de faire de grands progrès, si les sapeurs-pompiers que l'on avait prévenus, n'étaient promptement arrivés. Après quelque temps de travail, et non sans difficulté, le feu a été éteint. Les dégâts qui en résultent sont peu considérables. Il n'est arrivé aucun accident.

2 – L'affaire Troppmann traitée par *Le Petit Journal* (1869-1870)

Source : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k590610c/f1.item.zoom

[*Le 20 septembre 1869, on découvrit les corps d'une femme et de six enfants dans un champ, près de Paris. Un jeune homme de dix-neuf, Troppmann, est arrêté ; il connaissait la famille Kinck et faisait affaire avec le père, sur lequel il tente de reporter les soupçons. Mais la découverte des corps du fils aîné de la famille, un temps soupçonné, et du père concentrèrent toutes les charges sur Troppmann, convaincu de tous les meurtres. Il fut condamné à mort et exécuté le 19 janvier 1870. Un doute subsiste sur l'existence d'éventuels complices.*

Le Petit Journal, en relatant longuement l'affaire, ses développements policiers et judiciaires, vit passer son tirage de 40 000 exemplaires à 594 000 le jour de l'exécution.]

Tenez! je revois la scène comme si j'y étais. Nous ne sommes encore qu'en 1869, l'an dernier, pareille époque. Dans une rue tranquille de Roubaix, la laborieuse cité du Nord, s'élève une maison simple d'apparence, mais respectée de tous, car on sait qu'elle est la demeure du travail et de l'honnêteté. Aussi comme on se dispose à y célébrer la fête du jour!

Déjà les voisins sont venus serrer la main du brave père de famille, déjà les voisines ont embrassé la mère joyeuse autour de laquelle se dessine gaiement tout un monde enfantin. Ils sont heureux, les pauvres chéris, car les cadeaux ont plu. Et puis, on doit diner le soir dans la plus cordiale intimité, dîner avec un ami dé là maison dont on attend la visite. C'est lui, crient les enfants en battant des mains.

Et quatre à quatre ils ont dégringolé l'escalier pour aller ouvrir la porte à l'arrivant, pendant que le père, qui a re- gardé par la fenêtre, dit avec un sourire avec un sourire le fils aîné. C'est bien lui, en effet. Il n'aurait pas manqué en un pareil jour de venir nous serrer la main.

LUI cependant est entré. Bonjour, Troppmann a fait le père. Bonjour, monsieur Troppman! a fait la mère. Maman, maman regarde donc comme notre bon ami Troppmann est gentil ont crié les petits; il nous apporte des étrennes. maman, maman! Maman! Maman! Le même cri que devait (ô horreur) entendre retentir plus tard le veilleur de nuit de l'usine de Pantin!!!…

Voilà pour 1869. Nous sommes maintenant en 1870. De la scène précédente, il ne reste plus qu'un survivant. Morte la mère, mort le père, morts les enfants! Seul Troppmann existe encore. Mais bientôt ce sera son tour, et la scène a terriblement changé d'aspect.

Ce n'est plus la maison bienveillante et calme de Roubaix, c'est la Conciergerie avec sa cellule inexorable, gardée à vue par les représentants de la vindicte publique… Ce n'est plus la table de famille, sur la nappe blanche de laquelle rit le cristal des verres.

3 - « Nouvelles en trois lignes », Félix Fénéon (à partir du 10 octobre 1905 dans *Le Matin*).

Explosion de gaz chez le Bordelais Larrieu. Il fut blessé. Les cheveux de sa belle-mère flambèrent. Le plafond creva. (p. 55)

Comme il sied, c'est par M. Mamelle que le Congrès de l'Industrie de la pomme fut présidé, à Laval. (p. 132).

À Oyonnax, Mlle Cottet, 18 ans, a vitriolé M. Besnard, 25 ans. L'amour, naturellement. (p. 171)

Pour la cinquième fois, Cuvillier, poissonnier à Marines, s'est empoisonné, et, cette fois, c'est définitif (p. 178).

Le sombre rôdeur aperçu par le mécanicien Gicquel près de la gare d'Herblay, est retrouvé : Jules Mesnard, ramasseur d'escargots.

4 – De la littérature au fait divers

4.1 *Le Cousin Pons*, *Incipit*

Vers trois heures de l'après-midi, dans le mois d'octobre de l'année 1844, un homme âgé d'une soixantaine d'années, mais à qui tout le monde eût donné plus que cet âge, allait le long du boulevard des Italiens, le nez à la piste, les lèvres papelardes, comme un négociant qui vient de conclure une excellente affaire, ou comme un garçon content de lui-même au sortir d'un boudoir. C'est à Paris la plus grande expression connue de la satisfaction personnelle chez l'homme. En apercevant de loin ce vieillard, les personnes qui sont là tous les jours assises sur des chaises, livrées au plaisir d'analyser les passants, laissaient toutes poindre dans leurs physionomies ce

sourire particulier aux gens de Paris, et qui dit tant de choses ironiques, moqueuses ou compatissantes, mais qui, pour animer le visage d'un Parisien, blasé sur tous les spectacles possibles, exigent de hautes curiosités vivantes.

4.2 *Le Petit Journal* du 23 septembre 1869

Dans la soirée d'hier, à minuit moins un quart, dit le Droit, une jeune femme, d'une mise distinguée, suivait d'un pas léger le boulevard des Italiens, s'arrêtant par instants devant la glace des riches magasins pour corriger une boucle rebelle ou rectifier quelques plis nuisant à l'harmonie de sa toilette. Elle était, comme dit Balzac, armée en guerre et elle dirait le type de l'héroïne d'une spirituelle étude de Laurent Jan, intitulée Où va une femme qui sort? Dans un moment où cette belle de nuit se mirait une dernière fois avec le sourire du triomphe, elle lit tout à coup un soubresaut, ses traits se contractèrent et elle eut un mouvement pour se, jeter de côté. Mais il était trop tard.

Derrière elle, sur le trottoir, la glace lui avait montré une femme qui, debout, avec un sourire de méchanceté tenait levée au-dessus de sa tête une bouteille dont elle répandit sur elle le contenu.. Ce contenu, c'était de l'acide sulfurique.

Inondée de ce liquide corrosif, l'élégante jeta des cris terribles et s'évanouit.

On accourut. Des passants l'entourèrent et des sergents de ville la conduisirent dans une pharmacie où des secours lui furent prodigués. Elle fut ensuite ramenée à son domicile.

Cet acte coupable parait avoir été motivé par une rivalité galante. La personne qui l'a commis a été mise en arrestation.

5 – Du fait divers à la littérature

5.1 *La Patrie*, 9 octobre 1874, « Fait Divers »

Une noce au violon :

Une noce d'ouvriers se célébrait chez le sieur B..., débitant de boissons et traiteur, rue de Ménilmontant.

On avait mangé, bu, ri, chanté et dansé comme gens qui ne sont pas toujours à pareille fête, et l'heure du départ s'approchait, quand le restaurateur, qui éprouvait quelques inquiétudes, prit à part le marié et lui réclama le montant de la note, s'élevant à près de 100 fr.

Le marié le renvoya à son beau-père, qui s'était, disait-il, chargé des frais ; celui-ci renvoya à son frère, qui renvoya au père du marié, qui déclara n'avoir pas le sou.

Une altercation éclata.

Bref, on eut recours aux agents, et toute la noce insolvable fut consignée au poste du Père-Lachaise (triste augure !), à la disposition de M. Michaut, commissaire de police du quartier

5.2 Émile Zola, *L'Assomoir*

Alors, une querelle formidable s'engagea. Coupeau, pris à partie, se débattait : jamais il n'avait parlé de vingt litres ; quant aux œufs à la neige, ils rentraient dans le dessert, tant pis si le gargotier les avait ajoutés de son plein gré ; restait le carafon de rhum, une frime, une façon de grossir la note, en glissant sur la table des liqueurs dont on ne se méfiait pas.

« Il était sur le plateau au café, criait-il ; eh bien ! il doit être compté avec le café... Fichez-nous la paix. Emportez votre argent, et du tonnerre si nous remettons jamais les pieds dans votre baraque !

– C'est six francs de plus, répétait le marchand de vin. Donnez-moi mes six francs...
Et je ne compte pas les trois pains de monsieur, encore ! »

6 – Les faits divers sont-ils des œuvres ? Requête de George Grison au Comité de la Société des gens de lettre (cité dans Dominique Kalifa, « Usages du faux. Faits divers et romans criminels au XIXe siècle »)

Depuis le 15 juin je rédige les faits divers au journal *La République.* Or depuis cette époque le journal *Le Voltaire* me reproduit systématique ment chaque jour une colonne de mes faits divers. Je sais il été établi autrefois que cette production était pas taxable. Cela se comprenait époque ou les faits divers tous pris la même source faits peu près sur le même modèle avaient aucun cachet personnel et étaient la propriété de personne. Il en est plus de même aujourd'hui. Les faits tels que je les rédige demandent plus de temps et de travail qu'aucun article pour lequel les droits de reproduction sont acquis. Il faut abord chercher, recueillir l'élément d'information faire une enquête mettre en usage toute l'ingéniosité dont on est capable. Il faut ensuite donner aux renseignements recueillis une forme, en faire un petit drame, un petit roman. C'est donc là une œuvre d'imagination et une œuvre littéraire qui mérite comme toute autre d'être la propriété de auteur qui la signe et qui devrait être couvert par sa signature.

J'ajoute que fort souvent — et c'est mon cas — certains de ces petits romans sont œvre imagination pure... Par conséquent ils doivent absolument être considérés comme susceptibles de rémunération s'ils sont reproduits.

Le triomphe du reportage : naissance du journalisme moderne

1 - Jules Verne, *Michel Strogoff* (1876), extrait du chapitre XVII, « Versets et chansons »

[Michel Strogoff, émissaire du tsar de Russie, se retrouve pris dans une bataille entre Russes et Tartares. Il cherche refuge dans un relais télégraphique, où se trouve un employé. Il est bientôt rejoint par Harry Blount, correspondant de guerre du Daily Telegraph*, et par Alcide Jolivet, qui refuse de révéler pour quelle agence de presse française il travaille. Les deux journalistes veulent être le premier à livrer à leur employeur l'avancement des combats...]*

Michel Strogoff, croyant que le poste était envahi par les Tartares, s'apprêtait à sauter par la fenêtre, quand il reconnut que deux hommes seulement venaient d'entrer dans la salle, lesquels n'avaient rien moins que la mine de soldats tartares.

L'un d'eux tenait à la main une dépêche écrite au crayon, et, devançant l'autre, il se précipita au guichet de l'impassible employé.

Dans ces deux hommes, Michel Strogoff retrouva, avec un étonnement que chacun comprendra, deux personnages auxquels il ne pensait guère et qu'il ne croyait plus jamais revoir.

C'étaient les correspondants Harry Blount et Alcide Jolivet, non plus compagnons de voyage, mais rivaux, mais ennemis, maintenant qu'ils opéraient sur le champ de bataille.

Ils avaient quitté Ichim quelques heures seulement après le départ de Michel Strogoff, et, s'ils étaient arrivés avant lui à Kolyvan, en suivant la même route, s'ils l'avaient même dépassé, c'est que Michel Strogoff avait perdu trois jours sur les bords de l'Irtyche.

Et maintenant, après avoir assisté tous deux à l'engagement des Russes et des Tartares devant la ville, après avoir quitté Kolyvan au moment où la lutte se livrait dans ses rues, ils étaient accourus à la station télégraphique, afin de lancer à l'Europe leurs dépêches rivales et de s'enlever l'un à l'autre la primeur des événements.

Michel Strogoff s'était mis à l'écart, dans l'ombre, et, sans être vu, il pouvait tout voir et tout entendre, il allait évidemment apprendre des nouvelles intéressantes pour lui et savoir s'il devait ou non entrer dans Kolyvan.

Harry Blount, plus pressé que son collègue, avait pris possession du guichet, et il tendait sa dépêche, pendant qu'Alcide Jolivet, contrairement à ses habitudes, piétinait d'impatience.

« C'est dix kopeks par mot, » dit l'employé en prenant la dépêche.

Harry Blount déposa sur la tablette une pile de roubles, que son confrère regarda avec une certaine stupéfaction.

« Bien, » dit l'employé.

Et, avec le plus grand sang-froid du monde, il commença à télégraphier la dépêche suivante:

« *Daily Telegraph, Londres. De Kolyvan, gouvernement d'Omsk, Sibérie, 6 août. Engagement des troupes russes et tartares...* »

Cette lecture étant faite à haute voix, Michel Strogoff entendait tout ce que le correspondant anglais adressait à son journal.

« *Troupes russes repoussées avec grandes pertes, Tartares entrés dans Kolyvan ce jour même...* »

Ces mots terminaient la dépêche.

« À mon tour maintenant, » s'écria Alcide Jolivet, qui voulut passer la dépêche adressée à sa cousine du faubourg Montmartre.

Mais cela ne faisait pas l'affaire du correspondant anglais, qui ne comptait pas abandonner le guichet, afin d'être toujours à même de transmettre les nouvelles, au fur et à mesure qu'elles se produiraient. Aussi ne fit-il point place à son confrère.

« Mais vous avez fini!... s'écria Alcide Jolivet.

— Je n'ai pas fini, » répondit simplement Harry Blount.

Et il continua à écrire une suite de mots qu'il passa ensuite à l'employé, et que celui-ci lut de sa voix tranquille:

« Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre !... »

C'étaient les versets de la Bible qu'Harry Blount télégraphiait, pour employer le temps et ne pas céder sa place à son rival. Il en coûterait peut-être quelques milliers de roubles à son journal, mais son journal serait le premier informé. La France attendrait!

On conçoit la fureur d'Alcide Jolivet, qui, en toute autre circonstance, eût trouvé que c'était de bonne guerre. Il voulut même obliger l'employé à recevoir sa dépêche, de préférence à celle de son confrère.

« C'est le droit de monsieur, » répondit tranquillement l'employé, en montrant Harry Blount, et en lui souriant d'un air aimable.

Et il continua de transmettre fidèlement au *Daily-Telegraph* le premier verset du livre saint.

Pendant qu'il opérait, Harry Blount alla tranquillement à la fenêtre, et, sa lorgnette aux yeux, il observa ce qui se passait aux environs de Kolyvan, afin de compléter ses informations.

Quelques instants après, il reprit sa place au guichet et ajouta à son télégramme:

« Deux églises sont en flammes. L'incendie parait gagner sur la droite. La terre était informe et toute nue ; les ténèbres couvraient la face de l'abîme.... »

Alcide Jolivet eut tout simplement une envie féroce d'étrangler l'honorable correspondant du *Daily-Telegraph*.

Il interpella encore une fois l'employé, qui, toujours impassible, lui répondit simplement:

« C'est son droit, monsieur, c'est son droit... à dix kopeks par mot. »

Et il télégraphia la nouvelle suivante, que lui apporta Harry Blount:

« Des fuyards russes s'échappent de la ville. Or, Dieu dit que la lumière soit faite, et la lumière fut faite!... »

Alcide Jolivet enrageait littéralement.

Cependant, Harry Blount était retourné près de la fenêtre, mais, cette fois, distrait sans doute par l'intérêt du spectacle qu'il avait sous les yeux, il prolongea un peu trop longtemps son observation. Aussi, lorsque l'employé eut fini de télégraphier le troisième verset de la Bible, Alcide Jolivet prit-il sans faire de bruit sa place au guichet, et, ainsi qu'avait fait son confrère, après avoir déposé tout doucement une respectable pile de roubles sur la tablette, il remit sa dépêche, que l'employé lut à haute voix:

« Madeleine Jolivet, 10, Faubourg-Montmartre (Paris). De Kolyvan, gouvernement d'Omsk, Sibérie, 6 août. Les fuyards s'échappent de la ville. Russes battus. Poursuite acharnée de la cavalerie tartare.... »

Et lorsqu'Harry Blount levait, il entendit Alcide Jolivet qui complétait son télégramme en chantonnant d'une voix moqueuse:

Il est un petit homme,
Tout habillé de gris,
Dans Paris!...

Trouvant inconvenant de mêler, comme l'avait osé faire son confrère, le sacré au profane, Alcide Jolivet répondait par un joyeux refrain de Béranger aux versets de la Bible.

« Aoh! fit Harry Blount.

— C'est comme cela, » répondit Alcide Jolivet.

Cependant, la situation s'aggravait autour de Kolyvan. La bataille se rapprochait, et les détonations éclataient avec une violence extrême.

En ce moment, une commotion ébranla le poste télégraphique.

Un obus venait de trouer la muraille, et un nuage de poussière emplissait la salle des transmissions.

Alcide Jolivet finissait alors d'écrire ces vers:

Joufflu comme une pomme,
Qui, sans un sou comptant...

mais, s'arrêter, se précipiter sur l'obus, le prendre à deux mains avant qu'il eût éclaté, le jeter par la fenêtre et revenir au guichet, ce fut pour lui l'affaire d'un instant.

Cinq secondes plus tard, l'obus éclatait au dehors.

Mais, continuant à libeller son télégramme avec le plus beau sang-froid du monde, Alcide Jolivet écrivit:

« Obus de six a fait sauter la muraille du poste télégraphique. En attendons quelques autres du même calibre.... »

2 – Gaston Leroux, « En mer avec Nordenskjold », *Le Matin*, 3 janvier 1904

[Otto Nordenskjold (1869-1928), savant suédois, commande une expédition en Antarctique entre 1901 et 1904. On n'eut plus de nouvelles de cette expédition pendant plusieurs mois. Gaston Leroux, ancien chroniqueur judiciaire et reporter au *Matin*, parvient à embarquer sur le *Tijuca*, le navire qui ramène les membres de l'expédition en Europe, et à livrer ainsi en exclusivité le récit de cette exploration polaire.]

EN MER AVEC NORDENSKJOLD

Un envoyé du « Matin » à bord du « *Tijuca* » - De Madère à Vigo – Nordenskjold donne des nouvelles de Charcot – Un glorieux voyage.

VIGO, 2 janvier. – Par dépêche de notre envoyé spécial. – Le *Tijuca*, à bord duquel se trouvent Nordenskjold et les membres de sa glorieuse expédition, a fait une rapide escale à Vigo, après avoir traversé une tempête où tous les éléments néfastes semblaient s'être déchaînés contre le navire.

J'étais allé attendre le *Tijuca* à Madère, et mercredi, à minuit, je mettais le pied sur le bateau, qui avait déjà un fort retard. Une heure après, les dernières lumières de Madère s'éteignaient à l'horizon noir, et nous voguions à travers l'Atlantique, où le vent commençait à souffler en une tempête épouvantable.

Le lendemain matin, au lever du soleil, je trouvais Nordenskjold et tous les membres de son expédition. La présentation n'eut pas lieu sans une certaine émotion. Le glorieux explorateur, avec une joie qui lui faisait monter les larmes aux yeux, déclara qu'il était profondément touché de voir que le *Matin* avait envoyé un de ses collaborateurs le saluer à pareille distance en mer.

Le déjeuner fut charmant, quoique un peu agité, par suite de la sarabande effrénée que dansait la vaisselle au milieu du roulis et du tangage. Les premières paroles de Nordenskjold ont été pour me donner des nouvelles du docteur Charcot. Les quelques heures qu'il a passées avec lui à Buenos-Ayres ont été triomphales. Nos amis argentins avaient réuni dans les mêmes superbes fêtes ceux qui avaient été sauvés, ceux qui avaient sauvé et ceux qui auraient pu sauver.

- Ce que j'aime en Charcot, c'est sa jeunesse et son audace, me dit Nordenskjold.

L'explorateur norvégien ne doute d'ailleurs pas un seul instant du succès de l'expédition française. Il affirme que les conditions dans lesquelles Charcot est parti sont excellentes. Il lui a donné le conseil – conseil qui, paraît-il, sera suivi – d'étudier les côtes inconnus au delà de la Terre de Graham. Il lui a donné ses chiens, que Charcot prendra dans l'île des Etats.

Pendant que Nordenskjold me parlait, je regardais autour de moi tous ces hommes qui, pendant deux hivers, ont été perdus loin du monde civilisé. Jamais on ne vit tant de grâce auréoler des figures aussi jeunes. Toutes ces têtes dorées par le soleil oblique venu des sabords appartiennent à de grands enfants blonds, qui respirent à la fois la joie, la santé, l'énergie, et qui racontent de façon touchante des choses extraordinaires. Tous ont des membres robustes, un cœur simple et des yeux clairs.

Le chef de l'expédition a trente ans ; le plus jeune en avait vingt quand il s'échappa de l'université d'Upsal, pour aller courir les glaces antarctiques.

L'état-major est composé du capitaine Larssen, illustre déjà, et des savants Andersson, Bodman et Skottsberg. Andersson subit la plus terrible aventure des hivers polaires. Je vous la conterai sous peu.

Le *Tijuca* rapatrie aussi les matelots : vingt-cinq hommes qui pleurent de joie et rient de leurs angoisses en parlant de leur patrie.

Le pont était consigné par suite de la tempête et nous avons tous dû passer les soixante heures qui séparent Madère de Vigo bouclés dans le salon du navire. Penchés sur la carte du sud extrême du monde, j'ai entendu raconter l'histoire la plus attachante et la plus dramatique de ma vie. Vous la connaîtrez dans quelques heures, quand nous aurons débarqué en terre française. Leurs aventures incomparables me furent narrées au jour le jour, au bruit du vent terrible qui nous a obligés, pendant un instant, à changer de route, et au milieu du fracas des prodigieux paquets de mer, qui ont brisé un escalier en défonçant les bastingages.

Le *Tijuca* s'est, d'ailleurs, tenu admirablement et nous avons fêté le jour de l'an au plus fort de la tourmente.

3 – Albert Londres, *Excelsior*, 26 mai 1922

« Rois, ministres, officiers, gens du peuple, à bas de vos chevaux. »

A Pékin, dans l'enceinte du Palais d'Hiver, face à la montagne de charbon aux cinq pics et cinq pagodons, sur une stèle millénaire, en cinq langages : mongol, mandchou, chinois, turc et thibétain, ainsi, la vieille Chine, orgueilleusement, apostrophait le passant. A vous tous qui désirez me suivre par les trouées obscures du Céleste Empire en déliquescence, hommes de peu ou de bien, traîneurs de mélancoliques savates ou abonnés de rubriques mondaines, moi, diable blanc et barbare d'Occident, du haut rickshaw qui me roule présentement sur le sol immonde et vénéré de la Chine, je crie :

— Gens du peuple officiers, ministres, rois, bottez-vous jusqu'au-dessus du genou, armez-vous de pincettes pour prévenir le contact de toutes choses et en avant !

Chine : chaos, éclat de rire devant le droit de l'homme, mises à sac, rançons, viols. Un mobile : l'argent. Un but : l'or. Une adoration : la richesse.

Du bandit de deuxième classe aux plus authentiques tyrans une unique idée : diriger vers sa demeure des brouettes de sous de bronze ou des wagons craquant sous l'or. Le peuple est une punaise que les hommes en armes écrasent dès qu'il ose sortir des plinthes.

Si vous désirez rajeunir, soyez satisfaits : nous retournons sept siècles en arrière. Le territoire est livré aux grandes compagnies. Nous sommes revenus à l'époque de Du Guesclin, mais Du Guesclin n'apparaît pas ! Vingt et une provinces, vingt et un tyrans. L'un vend sa part de Chine au Japon, l'autre aux Américains. Tout est mis à l'encan : fleuves, chemins de fer mines, temples, palais, bateaux. Pour chacun le pays est un butin. Il ne s'agit que de faire main basse dessus, alors on ouvre les enchères. Qui veut des locomotives ? Qui dit tant de dollars ? Vous ? Tokyo ? Bon ! Adjugé ! A qui les trésors des empereurs Ming, avec le marché du pétrole par-dessus le compte ? A l'Amérique ? Adjugé !

Gabelle, taxes, impôts, toutes les ressources sont pour les généraux. Si l'on en prenait un au retour d'une de ses tournées, alors que ses poches débordent et qu'on l'incinérât, ce ne serait pas de la cendre que rendrait le four mais du métal en fusion. On fondrait une cloche avec ses restes,

— Il faut bien qu'ils paient leurs soldats, ces généraux-là, direz-vous.

— Oui da ! bon peuple de chez nous, ils paient leurs soldats par un jour de pillage, chaque mois. Quand les Chinois, par bonheur, en connaissent la date, ils se précipitent chez le toukiun (ces tyrans s'appellent toukiuns) .

— Ne nous écartèle pas, nous réglerons les dépenses. Combien veux-tu ?

Les villages moins malins sont ravagés.

4 – Hergé, *Le Lotus Bleu*, 1936

(Voir le scan sur le site : http://vintagedata.org/cours19/tintin.pdf)